

PER
0-54
CON

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE POUR
LA JEUNESSE

L'OISEAU BLEU

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTRÉAL

Rédaction et administration, 1182, rue Saint-Laurent
Montréal, Canada

Abonnement: Canada et Etats-Unis: \$1
Conditions exceptionnelles aux collèges, couvents et écoles
Téléphone: PLateau 1131

VOLUME XVIII — No 9

MONTRÉAL, AVRIL 1938

Le numéro: 10 sous



Après le souper, le prince demanda la permission de regarder un portrait dans un cadre d'or que Chatte Blanche portait à la patte.

CONTE DE FÉES

LA CHATTE BLANCHE

IL était une fois un vieux roi qui avait trois fils. C'étaient de beaux, braves et courageux jeunes hommes; mais de méchants courtisans persuadèrent au roi qu'ils complotaient entre eux pour s'emparer de la couronne. Le roi ne le crut pas tout à fait; mais, pour éloigner d'eux toute tentation, il se résolut à les faire voyager. Aussi, un jour il les appela tous trois auprès de lui et leur dit:

— "Mes fils, je me fais vieux, et je songe à me décharger avant peu des affaires de l'Etat. Celui-là d'entre vous sera mon successeur qui, d'ici un an, me rapportera le plus beau petit chien pour me distraire dans ma vieillesse."

Les princes demeurèrent surpris des paroles de leur père, mais acceptèrent d'aller chercher chacun le plus joli petit chien qu'il pourrait trouver et ils se mirent en route le jour même. Ils se firent leurs adieux dans une vieille auberge, à trois milles environ de la ville, et chacun prit une route différente. Ils devaient se retrouver au même endroit au bout d'un an. Le plus jeune frère voyagea de ville en ville, et toutes les fois qu'il avait trouvé un joli chien, et qu'il en trouvait un plus joli, il l'achetait et donnait l'autre.

Une nuit qu'il voyageait à travers une épaisse forêt, il perdit son chemin. La nuit se fit de plus en plus sombre, et la pluie se mit à tomber, accompagnée de tonnerre. Après avoir marché longtemps à tâtons, il lui sembla apercevoir une lumière dans le lointain; il se dirigea de ce côté, et arriva enfin à la porte d'un château, le plus superbe qui se soit jamais imaginé.

Quand le prince arriva à la porte, il tira la sonnette. La porte fut ouverte par douze mains qui flottaient dans l'air, dont les corps étaient invisibles, et qui tenaient chacune un flambeau. Le prince fut si étonné qu'il pouvait à peine bouger; alors d'autres mains parurent qui le poussèrent doucement en avant et le firent entrer dans le palais.

Elles le conduisirent dans un magnifique cabinet de toilette où flambait un bon feu. Un grand fauteuil très commode s'approcha tout seul de la cheminée, et le prince s'assit. En même temps les mains lui ôtèrent ses vêtements mouillés, lui en donnèrent d'autres, faits des plus riches étoffes, et l'enveloppèrent dans une robe de chambre. Puis elles lui apportèrent une cuvette pleine d'eau pour se laver la figure et les mains, lui brossèrent les che-

veux et le revêtirent de riches habits au lieu de sa robe de chambre. Ensuite, les mains le conduisirent dans une salle superbe où le couvert était mis pour deux personnes, et où tous les plats et toutes les assiettes étaient d'or pur.

Le prince se demandait avec qui il allait souper, quand la porte s'ouvrit, et un long cortège, dont chaque membre avait environ une coudée de haut, entra dans la salle.

En tête marchait une petite figure couverte d'un long voile noir; deux chats la menaient; ils étaient vêtus de deuil et l'épée au côté. Un nombreux cortège de chats venaient derrière portant des ratières pleines de rats et de souris.

La petite figure noire s'approcha du prince étonné et leva son voile. C'était une chatte blanche d'une grande beauté; elle avait l'air jeune et triste.

— "Prince, dit la Chatte Blanche, sois le bienvenu; mettons-nous à table et soupons."

Les mains apportèrent le souper, qui consistait en un pâté de pigeons et un hachis de souris. Après le souper, le prince demanda la permission de regarder un portrait dans un cadre d'or que Chatte Blanche portait à la patte. Il fut bien étonné de voir que c'était un portrait de lui-même; mais comme la Chatte Blanche se mit à soupirer, il crut bien faire de ne pas l'interroger à ce sujet. Ils s'entretenirent toute la soirée, puis les mains vinrent chercher le prince et le mirent au lit.

Le lendemain matin, le prince fut réveillé de bonne heure par un grand bruit. Il regarda par la fenêtre et vit plus de cinq cents chats qui se préparaient pour une grande chasse que la Chatte Blanche organisait en son honneur. Chatte Blanche montait un singe, et l'on présentait au prince un cheval de bois qui allait comme par magie. Les cors sonnèrent et voilà toute la cavalcade des chats partie. Les lapins et les lièvres passèrent là quelques mauvais moments, tandis que le singe de Chatte Blanche se faisait un jeu de grimper aux arbres après les oiseaux. Ils s'amusèrent tous beaucoup, et rentrèrent souper au château, fatigués et ayant grand'faim.

Tous les jours, la Chatte Blanche imaginait quelque chose de nouveau pour divertir le prince et l'empêcher de s'ennuyer; de cette façon, il s'aperçut à peine que les mois coulaient rapidement.

Enfin, le prince se rappela que l'année touchait à sa fin et qu'il ne lui restait que trois jours pour rejoindre ses frères à l'auberge avec

leurs petits chiens. Mais il ne pouvait supporter l'idée de quitter la Chatte Blanche, car il s'était pris à l'aimer chèrement.

— "Hélas! chère Chatte, lui disait-il, ou devenez fille, ou rendez-moi chat." La Chatte Blanche souriait mais ne disait mot. Alors le prince lui parla de l'étrange désir de son père d'avoir un petit chien.

— "Tiens, dit la Chatte Blanche, en lui montrant un gland, voici qui contient ce que tu désires."

Le prince approcha le gland de son oreille et il entendit distinctement le jappement d'un chien à l'intérieur. Transporté de joie, il remercia la Chatte Blanche et lui fit de tendres adieux.

Le prince arriva le premier à l'auberge, cacha soigneusement le gland, et alla acheter le premier méchant tourne-broche qu'il put trouver. Quand les deux aînés arrivèrent, chacun avec un chien superbe, il leur montra son tourne-broche. Les frères se donnèrent des coups de pied sous la table, se disant: "Il n'y a pas grand'chose à craindre de lui, en tout cas."

Quand ils arrivèrent au château, les deux frères aînés présentèrent leurs beaux chiens, et le plus jeune, au milieu des éclats de rire, présenta son affreux tourne-broche. Le roi ne savait en faveur duquel décider, car ceux des deux aînés lui plaisaient également. Alors le plus jeune des trois frères tira le gland de sa poche et le brisa, et voilà qu'il en sortit un ravissant petit chien, qui surpassait de beaucoup les autres en beauté, et qui cependant était si petit qu'il passait au milieu d'une bague sans y toucher.

Le roi vit bien lequel des trois il préférerait; mais comme il n'avait aucune envie de se défaire de sa couronne, il dit à ses fils qu'il était satisfait de leurs peines, mais qu'il voulait encore éprouver leur habileté avant de tenir sa parole; qu'ainsi il donnerait la couronne à celui d'entre eux qui, dans un an, lui rapporterait une pièce de toile assez fine pour passer par le trou d'une aiguille.

Les princes demeurèrent tous trois bien affligés mais partirent comme la première fois. Les deux aînés prirent chacun une route différente; le plus jeune s'en retourna tout droit au château de la Chatte Blanche à qui il raconta ce que son père avait dit.

— "Prince, dit la Chatte Blanche, ne te mets point du tout en peine de ceci. J'ai dans mon château des chattes qui filent fort bien; faire

une telle pièce de toile ne sera rien pour elles. N'y pense plus jusqu'à ce que le moment soit venu pour toi de t'en retourner chez ton père."

Le prince remercia la Chatte Blanche de toutes ses bontés et fit comme elle disait. L'année s'écoula rapidement et le jour du départ arriva.

Alors la Chatte Blanche donna au prince une noix et dit: "Dans cette noix tu trouveras la pièce de toile que je t'ai promise; mais garde-toi de la casser ailleurs qu'en présence de ton père."

Les trois princes se retrouvèrent comme la première fois et se hâtèrent de se rendre au palais. Les deux aînés déployèrent leurs toiles, d'une finesse admirable, et telle que personne à la cour n'en avait jamais vu de pareilles; mais, malgré cela, elles ne pouvaient pas passer par le trou d'une aiguille. Alors le jeune prince tira sa noix et la cassa. A sa grande surprise, il n'y trouva qu'une noisette; mais, reprenant courage, il cassa la noisette et y trouva un noyau de cerise. Toute la cour se mit à rire, et le prince, au désespoir, cassa le noyau de cerise qui était rempli de son amande. Dans l'amande il trouva un grain de blé et dans le grain de blé un grain de millet. Alors le prince, désespéré, marmotta entre ses dents: "Chatte Blanche! Chatte Blanche! tu m'as trompé cette fois!" Il sentit à ce moment la griffe d'un chat sur sa main; aussi, bien qu'il ne vît rien, reprenant courage encore une fois, il ouvrit le grain de millet et en tira une pièce de toile de quatre cents aunes, et si fine qu'elle passa dans le trou de l'aiguille avec la plus grande facilité.



Le roi n'avait plus d'excuse valable pour ne pas abandonner la couronne au plus jeune de ses fils; aussi inventa-t-il un nouveau prétexte.

— "Mes chers enfants, dit-il, je suis bien touché de tout ce que vous avez fait pour moi; mais je souhaite que vous vous soumettiez à une dernière épreuve avant de me décider tout à fait. Allez voyager encore un an, et celui qui, au bout de l'année, ramènera la plus belle fille pour être reine l'épousera et sera couronné roi immédiatement."

Il y eut bien quelques murmures, mais les trois princes consentirent à partir cette fois encore, et le plus jeune s'en retourna tout droit au palais de sa chère Chatte Blanche.

L'année s'écoula rapide, et le prince se rappela enfin, avec épouvante, qu'il ne lui restait plus qu'un seul jour; il le dit à la Chatte.

— "Prince, répondit-elle, il ne tient qu'à toi d'emmener une des plus belles princesses qui soient au monde. Coupe-moi la tête et la queue et jette-les au feu."

— "Moi! s'écria le prince, moi, vous couper la tête et la queue et les jeter au feu! Que moi je vous fasse mal à ce point? En vérité, chère Chatte, vous voulez plaisanter."

— "Mon cher prince, dit la Chatte Blanche, je sais combien vous m'aimez; mais il faut faire ce que je désire."

Les yeux du prince se remplirent de larmes et ce fut en tremblant qu'il tira son épée; il détourna la tête, coupa la tête et la queue de la Chatte et les jeta au feu. Il n'eut pas plus tôt fini que le corps de la Chatte disparut et, à sa place, il vit la plus belle dame qu'il eût jamais vue.

Immédiatement après entra un long cortège de dames et de seigneurs qui avaient été changés en chats, et qui venaient de reprendre leur première forme. Alors la princesse dit au prince étonné:

— "Cher prince, je n'ai pas toujours été chatte. Ma mère aimait à voyager. Un jour qu'elle errait à l'aventure, elle arriva à un château qui s'élevait au milieu de vergers entourés de hauts murs. Les fruits des arbres paraissaient si beaux que ma mère en eut grande envie, tant et si bien qu'elle tomba malade, car il lui fut impossible de pénétrer dans les jardins. Une nuit qu'elle était couchée, malade, une vieille fée très laide entra dans sa chambre, sur un dragon volant, et la réveilla.

— "Mes soeurs et moi, dit-elle, nous te trouvons bien importune de vouloir avec tant d'opiniâtreté manger de nos fruits. Mais puisqu'il y va de ta vie, je vais t'emmener, et tu en mangeras tant que tu pourras, mais à condition que tu me donnes le premier enfant que tu auras.

"Alors ma mère alla dans les vergers avec la fée et mangea jusqu'à ce qu'elle fût rassasiée.

"Je naquis peu de temps après, et mon père et ma mère m'enfermèrent dans une haute tour, avec l'intention de tromper les fées; mais elle lâchèrent dans le royaume un épouvantable dragon qui faisait tout périr du souffle de son haleine, si bien qu'il n'y eut pas de récoltes et que les gens moururent de la famine; alors mes parents me remirent aux fées, qui m'enlevèrent et me traitèrent avec une grande bonté. Un jour, enfin, je vis, par les fenêtres du château des fées, un jeune homme beau et bien fait, et je résolus de m'échapper; aussi je fis une échelle de corde, et j'allais descendre par la fenêtre quand une des fées entra sur un dragon volant et me changea en une chatte blanche. Puis elle me transporta dans ce château, me donna une suite de chats, douze mains pour me servir, et déclara que je ne reprendrais ma première forme que lorsque le jeune prince que j'avais vu de ma fenêtre me couperait la tête et la queue et m'épouserait."

Le prince et la princesse partirent alors pour la cour du roi dans un magnifique carrosse d'or, enrichi de pierres précieuses, traîné par douze chevaux aussi blancs que la neige, et suivi de mille gardes en somptueux habits. Ils atteignirent le palais au moment même où les deux autres frères arrivaient chacun avec une ravissante princesse.

Le roi était en train de chercher quelque nouvelle excuse, quand la princesse qui avait été Chatte Blanche s'avança et dit:

— "Ce serait grand dommage de voir Votre Majesté résigner sa couronne à l'un d'entre nous. Mon père ne m'a pas laissé moins de six royaumes qui sont aujourd'hui tirés de leur enchantement. Permettez que j'en donne un à chacun de vos fils aînés. Le plus jeune et moi nous règnerons sur les quatre autres".

Ceci satisfit tout le monde.

Les trois princes épousèrent aussitôt les trois princesses et ils vécurent tous très heureux.



DEVINETTES

Qu'est-ce qui a beau être rond et qui est toujours plat? — Un plat.

* * *

Qu'est-ce qui est gros comme une église et qui ne pèse pas une cerise? — L'ombre.

* * *

Qu'est-ce qui ressemble le plus à la moitié de la lune? — L'autre moitié.

CONTE DE PÂQUES

CLOCHE D'ARGILE

ETAIT-CE à Aubagne? L'histoire ne le dit pas, mais c'était dans une petite ville de Provence, aux maisons tout enguirlandées de fleurs que vivait, il y a bien longtemps, un garçonnet très sérieux pour ses douze ans.

Au lieu de jouer beaucoup, comme les enfants de son âge, il passait ses journées dans l'atelier de son père qui était potier et en même temps fabricant de santons: ces figurines assez étranges qui servent parfois à l'ornementation des crèches de Noël.

Frick avait tout d'abord bien observé comment son père s'y prenait pour accomplir son travail; ensuite, il s'était évertué à recueillir tous les débris qui tombaient du tour dans l'atelier. Il les pétrissait dans ses mains, puis, se servant des outils du ciseleur, il s'exerçait à tracer sur la pâte molle des fleurs, des oiseaux, des animaux, tout ce que sa vive imagination pouvait bien lui suggérer. Et vraiment il réussissait à faire de bien jolies choses, si jolies que les voisins qui les voyaient étaient surpris et émerveillés. Son père lui-même n'en revenait pas qu'un si jeune enfant possédât un pareil talent.

Or, il advint que le châtelain de la ville eut l'idée d'enrichir l'église d'une cloche qu'il voulait très belle. A cet effet, il organisa un concours auquel il invita à prendre part tous les potiers et ciseleurs des environs.

Les cloches des concurrents devaient être exposées sur la place publique, pas plus tard que le Vendredi-Saint et ce serait le peuple qui serait appelé à juger.

Ce fut un beau branle-bas dans cette petite ville d'ordinaire si paisible. C'était à qui réaliserait le chef-d'oeuvre! Frick, en apprenant cette nouvelle, ne put contenir sa joie.

— Père, disait-il d'un ton suppliant, père, faites-moi une cloche d'argile; je voudrais tant la décorer!

— Quelle idée! Crois-tu qu'un jeune apprenti comme toi soit capable de rivaliser avec de vieux artisans d'au moins cinquante ans? Tu n'y songes pas!

— Je m'appliquerai tant, papa.

— C'est de la folie ou je ne m'y connais pas, n'en parlons plus.

Le petit garçon se mit à pleurer bien fort, tant et tant que le père finit par céder.

— Allons, sèche tes larmes, tu l'auras ta cloche... et tu en feras ce que tu pourras!

Plein d'hésitation, le père se mit au travail et ne put terminer la cloche que le Jeudi-Saint au soir. Frick battait des mains en la contemplant. Il ne savait comment remercier son père tout en faisant ses préparatifs de décoration, mais celui-ci lui ordonna d'aller se mettre au lit, car l'heure en était arrivée.

— Demain, tu te lèveras tôt, et tout sera terminé à temps pour le concours, dit-il à l'enfant, une lueur malicieuse dans ses yeux clairs.

Frick n'osa murmurer et obéit sur-le-champ. Cependant le sommeil fuyait ses paupières et mille projets assiégeaient son esprit. Alors, constatant que tout le monde dormait dans la maison, il se leva sans bruit et se glissa en catimini jusque dans l'atelier de son père. La fenêtre était grande ouverte; la lumière de la lune rendait brillante la cloche posée sur l'établi. Comme elle était lisse! L'artiste en herbe posait ses petits doigts avec complaisance sur son pourtour. Oui, elle était bien prête à recevoir la touche définitive.

Vite! vite! se dit Frick; il faut que je me mette au travail. Quelle surprise pour papa si, à son réveil, ma cloche était toute décorée! Il s'empara avec prestesse des outils et s'empressa d'y tracer des guirlandes et des festons. Puis il s'arrêta, cherchant quels ornements pourraient faire le plus bel effet. Il en imagina plusieurs qui ne lui donnèrent aucun contentement. Il s'appliquait à ciseler un bouquet de roses quand il entendit un bruit étrange qui le fit regarder tout autour de lui... Il ne vit rien... mais... entendit des sons qui lui étaient inconnus et qui semblaient ébranler l'air. Peu à peu, le son s'amplifiait, se rapprochait..., se rapprochait en lançant de gais carillons: ding... din... don!... Les cloches qui s'envolent vers Rome, murmura le garçonnet, tout saisi. Mais la cloche s'agitait à son tour.

— Je ne veux pas que tu partes, s'écria Frick, en la retenant de ses deux bras. Reste avec moi, je n'ai pas fini de te décorer.

La cloche se mit à vaciller comme si elle allait tomber de l'établi, et, tout à coup, prit son vol par la fenêtre. Heureusement, Frick eut la présence d'esprit de s'y cramponner et, avant qu'il eût pu s'en rendre compte, il était déjà là-haut, dans le firmament bleu, près des étoiles, entouré d'un vol de cloches. Elles venaient de toutes les directions; il y en avait de toutes sortes: cloches des cathédrales et cloches des plus humbles clochers. Elles sonnaient à toute volée.

Quel bonheur que ma cloche soit muette, pensait Frick; s'il me fallait faire le voyage avec celles qui font un tel bruit, j'en perdrais la tête! Pourtant, ce nouveau mode de voyager lui plaisait beaucoup; il se réjouissait dans son cœur en pensant à la magnifique aventure qu'il aurait à raconter.

Tout à coup, les premières cloches se mirent à chanter: Rome, Rome. Déjà, se dit Frick, en ouvrant de grands yeux pour admirer la ville éternelle.

Pendant ce temps, les cloches s'étaient vivement prosternées aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ.

— Je sonne en l'honneur des mariages princiers, Saint-Père, disait un gros bourdon. — Moi, je sonne les baptêmes dans mon humble village, osait faire remarquer une petite cloche bien humble. Je n'offre que ma bonne volonté pour... le reste se perdit dans une sonnerie générale. Pauvre petite cloche! Mais le Souverain Pontife se levait avec majesté et disait d'une voix distincte: Gros bourdons ou petites clochettes, vous avez même mission. Je vous donne à tout, au nom du Bon Dieu, la même bénédiction. Allez! Et d'un grand geste, le Pape bénissait les cloches qui se mirent en branle et reprirent joyeusement le chemin du retour.

Le jour commençait à poindre. Frick s'aperçut que dans sa surprise et son émerveillement, il n'avait pas encore décoré sa cloche, bien que, sans le savoir, il eût tenu dans ses mains ses outils de ciseleur. En grande hâte, il traça sur l'argile toutes les splendeurs qu'il avait vues et celles qui défilaient encore devant ses yeux éblouis: les étoiles, la ronde des cloches, l'audience papale, la ville éternelle et les monts qui l'entourent.

Quand il eut fini, il se sentit brusquement très fatigué. Quoi d'étonnant après un pareil voyage! Ses outils lui tombaient des mains. Je n'en peux plus, dit-il. Petite cloche, ramène-moi dans ma ville, maintenant que nous avons vu Rome et le Pape, ou bien je vais tomber, je suis las.

Aussitôt Frick vit les autres cloches disparaître dans le lointain et la sienne descendre tout doucement. Il crut toucher la terre et entendit une voix bien connue: Dieu! que fait-il ici? Il ouvrit alors les yeux et aperçut son père qui le regardait avec stupeur. — C'est bien une idée de ce garçon: passer une nuit sur un établi... avec une cloche pour oreiller.

Frick à moitié endormi n'arrivait pas à comprendre ce qui se passait. Était-ce un rêve qu'il venait de vivre? Où était la cloche?...

— Non, ce n'est pas un rêve. Père, regardez! dit l'enfant en se relevant et en lui montrant la

cloche. Le brave artisan se retourna et sa stupefaction fut à son comble.

— Qui a fait ce travail? demanda-t-il enfin, en admirant les magnifiques ciselures qu'il regardait de plus près. — C'est moi, répondit Frick et il raconta avec contentement son aventure en montrant ses outils et ses mains pleines d'argile.

— C'est merveilleux, je dirais presque miraculeux, déclara le père. Nous allons porter la cloche sur la place publique. Je ne serais pas du tout surpris, si elle remportait tous les suffrages. Le peuple, en effet, poussa des cris d'admiration si enthousiastes en voyant ce chef-d'œuvre que le châtelain ordonna tout de suite d'en copier le modèle pour la cloche d'argent qu'il désirait offrir à l'église. De plus il s'intéressa au petit Frick qu'il recommanda à un grand artiste chez qui l'enfant travailla jusqu'à ce qu'il devint lui-même célèbre.

Plusieurs fois, il visita l'Italie, mais jamais il ne fit voyage à Rome plus merveilleux que celui de son rêve, en compagnie des cloches de Pâques!

J.-M. NERIS



RÉCRÉONS-NOUS

Réplique

— Enfin, mon cher, je trouve extraordinaire que toi, qui n'as jamais écrit une ligne, tu te mêles de critiquer âprement mes bouquins.

— Je n'ai jamais pondu d'oeufs non plus, et cependant je sais mieux qu'une poule juger une omelette.

* * *

Précision nécessaire

— Mon ami, vous avez la langue très chargée!

— Laquelle? J'en parle quinze!

* * *

Amnésie

— J'ai perdu quelque chose... Je ne me souviens plus quoi...

— La mémoire, alors!

* * *

Après le déjeuner

— Va jouer au jardin, ma petite fille...

— Je ne peux pas, il y a du soleil.

— Eh bien! mets-toi à l'ombre...

Marie obéit, excédée, et puis revient, après une courte absence; et, d'un air péremptoire, pour qu'on la laisse tranquille elle dit:

— Il y a aussi du soleil à l'ombre...

BLANCHE-NEIGE

UN conte de fées à l'affiche, au cinéma, un conte de fées animé par les dessins fantaisistes de Walt Disney, l'enchanteur, l'animateur des rondes d'insectes en forêt, des raouts et sabbats du Chat Félix et de la Souris Mickey! Comme des lutins sortant de terre, accourent au Capitol les petits.

La parade des sept Gnomes rencontrée en chemin les avait déjà mis en liesse. Ceux qui connaissaient le conte de Grimm entraînaient les autres. Tous acclamèrent le triomphe de Walt Disney, la sarabande des écureuils et des faons, des lièvres et des roitelets escortant dans sa fuite la petite princesse chassée du palais; la farandole des gnomes que son arrivée met en joie.

Des exclamations saluaient l'apparition de Blanche-Neige, des gnomes ou de la sorcière, les rires fusaient, les bambins trépignaient d'impatience, d'indignation ou de joie. Et les grands, pour qui se déroulait le spectacle, dans une apothéose de couleurs et de musique, se laissaient gagner par le charme ingénu de cette délicieuse féerie.

Grâce à sa merveilleuse compréhension de l'oeuvre, grâce à son art et à son habileté de magicien, Walt Disney a réussi un film superbe. On dirait un songe merveilleux. Sa fraîcheur et sa poésie n'ont d'égale que la musique ronflante de l'orgue qui simule la rafale, l'aubade des oiseaux ou la ronde des lutins.

Près de moi, les petits se tenaient debout, pour ne rien perdre sur l'écran. Transis, ils suivaient des yeux l'apparition mystérieuse dans le miroir, les manèges de la sorcière, les mouvements de Blanche-Neige et des Gnomes.

L'arrivée du Prince Charmant vint les libérer de leur anxiété, le Prince Charmant ranimant d'un baiser la princesse endormie dans sa châsse de verre.

Le couple monté sur le coursier blanc, traversant la forêt illuminée des lueurs du cou-

chant, la maison des gnomes enveloppée de nuit et dont les fenêtres embrasées trahissent une présence, autant de paysages qu'on n'oublie pas.

Une lente préparation devait acheminer l'artiste vers la réalisation de ce chef-d'oeuvre. Un art délicat préside à la mise en scène et au développement de Blanche-Neige. Au même titre nous captivent les scènes de la forêt, l'irréalité du décor, le jeu des féeries et sorcelleries.

— Blanche-Neige ne serait-il que le premier d'une longue série de contes animés? se demandent les enfants.

Souhaitons-le de tout coeur pour l'émerveillement des petits et des grands.

Marie-Rose TURCOT

Ottawa, avril 1938.



HON. ALBINY PAQUETTE
Ministre

MINISTÈRE DU SÉCRÉTARIAT DE LA PROVINCE DE QUÉBEC

JEAN BRUCHÉSI
Sous-Ministre

Les Écoles d'Arts et Métiers

Enseignement gratuit

Cours du Jour et du Soir

dans les principales villes de la province

COURS: Dessin industriel, Menuiserie, Électricité, Physique industrielle, Mathématiques, Ajustage, Dessin à main levée, Modelage, Architecture, Lettrage d'enseignes, Peinture, Solfège.

Pour renseignements s'adresser à

GABRIEL ROUSSEAU, Directeur, 59, rue Saint-Jacques Ouest, Montréal, Tél.: BELair 2374

Abonnement: \$1 par année

"TECHNIQUE"

Revue de vulgarisation
scientifique



No 64

Avril 1938

AFFILIÉS A LA SOCIÉTÉ CANADIENNE D'HISTOIRE NATURELLE ET RECONNUS D'UTILITÉ
PUBLIQUE PAR LE GOUVERNEMENT DE LA PROVINCE DE QUÉBEC

LA CHANSON DE L'ÉRABLE

MAI filtre ses premiers rayons à travers le bleu azuré. C'est l'heure où les petits bourgeons se déplissent et sortent leur tête rousse de leur enveloppe brune, où les minuscules feuilles vert tendre se forment; et l'érable, ainsi paré, ressemble à une jolie corbeille de verdure. Le feuillage naissant de nos érables frissonne dans la tiède brise et fait entendre sa voix harmonieuse et douce.

Les gais pinsons et les gracieuses fauvettes, absents de nos bois durant la saison froide, reviennent des lointains pays, installent leurs nids sous ce frais berceau et y modulent leurs chansons et leurs romances.

— Brise de mai, pourquoi es-tu si attachante? Pourquoi attires-tu dans tes bois tant de solitaires captivés par tes modulations passant à travers la ramure de nos grands érables verts? Sans doute, pour leur chanter en un langage que seuls ils comprennent, la joie que tu as d'être revenue parmi nous avec le chaud soleil!

— Ah! c'est qu'en moi toute l'âme du passé chante, pleure et prie. J'ai jadis caressé les frêles esquifs venus au Canada, portant des colons tels que Champlain, Louis Hébert et tous les fils de France; j'ai souvenance des paroles de l'héroïque Frontenac à qui Phipps demandait de rendre la ville: "Dites à votre maître que je lui répondrai par la bouche de mes canons". J'ai encore présentes à la mémoire les chansons que Marguerite Bourgeoy apprenait à ses petits Iroquois; j'ai entendu les gémissements des veuves et les pleurs des orphelins; j'ai mêlé mes sanglots aux leurs.

"Souffle de mai, chantez la beauté de nos origines!"

* * *

Sous le ciel gris de l'automne, l'érable redresse sa fière tête. Tantôt ses feuilles pourpres et veloutées flamboient sous les rayons caressants du soleil; tantôt elles brillent comme des parcelles d'or, tantôt elles se perdent dans la brume matinale. Quelques gouttes de rosée se balançant sur les branches, lui donnent un air de frais bouquet. Ce n'est pas en vain que cet arbre plonge plus avant dans le sol, fécondé par les sueurs des héros, le sang des nobles martyrs.

Les traits ardents de notre érable redisent la gloire des braves et l'héroïsme des sauveurs. L'histoire nous chante le dévouement inlassable des premières éducatrices françaises telles que les Marie de l'Incarnation, les Marguerite Bourgeoy, les Madame de la Peltrie. Elle admire la ténacité d'un Louis Hébert; elle est émue de la crânerie des jeunes: des Madeleine de Verchères, des Dollard, des d'Iberville. Elle redit les exploits glorieux de Montcalm, et de Lévis qui brûla ses drapeaux plutôt que de les rendre aux ennemis. Elle chante à jamais la gloire des Brébeuf, des Lalemant, des Jogues, des Daniel, des René Goupil, des Jean de la Lande, ces martyrs qui ont versé leur sang pour la cause du Christ.

"Pourpre royale de l'automne, enveloppez de gloire l'épopée et les héros de l'histoire nationale."

* * *

L'érable a vu tomber ses feuilles une à une; les rameaux se sont resserrés, les racines ont

sorti de terre. Les vents glacials du nord ont secoué son tronc et ses branches, mais il a résisté à toutes ces intempéries.

On crut un jour que notre peuple allait mourir. L'Angleterre s'était emparée du Canada. La France, ruinée par la guerre, était impuissante de tout secours; la patrie était sur le point de succomber. Mais c'est alors qu'apparurent les grands génies, les lutteurs infatigables de notre cause. Ils se lèvent les Papineau, les Cartier, les Genest, les Bourassa. Ces hommes proclament la noble et digne race française. Ils luttent, ils combattent, intrépides. La gloire couronne leurs oeuvres. Grâce à ces héros, le pays a reconquis la liberté de vivre avec son âme. Il a gardé intact le souvenir des ancêtres, la belle langue française.

"Vainqueurs des rudes hivers, fiers érables, proclamez la survivance de la race française!"

* * *

Il survit, l'érable, malgré les rigueurs de l'hiver. Avec les beaux jours du printemps, une sève intense monte de l'arbre et coule en abondance. Bientôt elle deviendra de minces filets d'or sur la neige éblouissante, que chacun savourera avec plaisir. Les vents glacés de la persécution n'ont pas atteint le coeur français. L'infâme Néron, malgré sa soif avide de sang, s'est vu jouer par une main puissante. Les paroisses sont fondées, les prêtres se sont multipliés. Les Canadiens n'ont pas perdu la trace des coureurs de bois. Les missionnaires se souviennent de leurs prédécesseurs. Ils remontent l'océan glacial, endurent les plus cruelles épreuves, la mort même, pour aller convertir ces restes de sauvages recrutés là-bas, tandis que les mères pleurent leur fils parti pour toujours.

"Coulez, larmes bénies, coulez, sang généreux, fécondiez les sillons de la terre.

"Vie intense de l'érable, parlez de l'expansion de la race canadienne!"

Jeanne-d'Arc TAILLEUR,
Ecole Normale,
Beauceville, Québec



LES INSECTES DE NOS HABITATIONS

La mouche domestique

DE tous les insectes, la Mouche domestique (*Musca domestica*) est, sans aucun doute, la compagne la plus importune et la plus détestable de l'homme. C'est aussi l'animal qui menace le plus la santé publique.

La mouche domestique ne pique pas. Les

pièces de la bouche, ordinairement très compliquées chez tous les insectes à deux ailes, ou diptères, sont transformées ici en une sorte de trompe infléchie. Cet organe présente à l'extrémité des surfaces de succion assez considérables, douées d'un tact très sensible. Les yeux occupent une partie notable de la tête; rapprochés sur le dessus de la tête chez le mâle, ils sont plus distants chez la femelle. Les pattes, hérissées de poils microscopiques, se terminent par une paire de crochets et une paire de palettes fonctionnant comme une ventouse. Ces palettes, nommées pulvilles par les entomologistes, permettent à la mouche de marcher sans difficulté sur des surfaces verticales: les vitres, les murs ou même sur les plafonds.

La vie de la mouche domestique

La mouche femelle pond sur les matières excrémentielles. Mais elle n'est pas toujours exclusive dans le choix du lieu de ponte: elle ne dédaigne pas les déchets de cuisine, les chairs corrompues, les substances végétales en décomposition, les crachoirs malpropres. Elle dépose un amas contenant de 100 à 150 oeufs, en une seule fois. Elle peut répéter la même opération 4 ou 5 fois durant sa vie; de sorte qu'on peut conclure que chaque femelle est capable de pondre en tout de 500 à 600 oeufs. Les jeunes larves éclosent au bout de 24 heures, si la température est assez élevée, et grandissent très rapidement; elles atteignent leur taille définitive en une semaine environ. Elles sont blanches, effilées vers l'avant, tronquées à l'arrière. Les stigmates respiratoires sont logés dans la partie postérieure; elles n'ont pas de pattes, mais peuvent ramper avec assez d'agilité. On donne à ces larves le nom d'asticots.

La nymphose s'effectue dans la peau de la larve parvenue à maturité. Cette peau prend alors la forme d'un cylindre ou tonnelet fermé aux deux bouts; c'est la *pupe*. Au bout de quelques jours, l'insecte est adulte et s'apprête à sortir de sa prison. Il fait saillir de la partie frontale de sa tête une petite ampoule ou vessie qui vient presser l'extrémité antérieure de la puppe et la briser. Dès que la mouche est libérée, la vésicule frontale, qui n'a plus sa raison d'être, s'affaisse graduellement et se retire définitivement dans la cavité céphalique; la mouche affermit ses ailes et prend son vol.

L'appétit extraordinaire de cet insecte pour les matières infectes est connu de tous. Après s'être repue de déjections et détritiques de toutes sortes, la mouche vient se balader sans façon, les pattes et la bouche souillées de germes pathologiques, tantôt sur nos aliments, tantôt sur notre figure, ou sur les lèvres et les yeux du bébé. Elle peut transmettre ainsi les maladies



. . . la mouche vient se balader sans façon . . . sur les lèvres et les yeux du bébé

les plus terribles. Il est définitivement établi aujourd'hui que cet insecte est le véhicule de diverses maladies contagieuses, au nombre desquelles il faut citer la diarrhée infantile, la fièvre typhoïde, la tuberculose.

Les ennemis de la mouche domestique

La mouche domestique, comme d'ailleurs tous les insectes, a de nombreux ennemis naturels. Et c'est heureux pour nous. On trouve souvent son cadavre fixé sur les carreaux des fenêtres ou sur d'autres endroits, l'abdomen gonflé et en grande partie recouvert d'une moisissure blanchâtre. C'est un parasite cryptogamique, un champignon nommé *Empusa muscae* qui se développe à l'intérieur de l'animal et entre les segments abdominaux où la cuticule est plus mince. Il finit par ceinturer l'abdomen au point de déborder parfois sur la paroi qui porte l'insecte. Ce parasite s'attaque non seulement à la mouche domestique mais aussi à beaucoup d'autres diptères.

Quelques autres mouches

Au nombre des mouches dites "mouches bleues de la viande" se rencontrent dans nos maisons les *Calliphora*. Ce sont ces grosses mouches d'un bleu métallique que l'on voit souvent s'agiter dans les fenêtres et bourdonner bruyamment en cherchant une issue vers l'extérieur.

D'autres diptères, apparentés aux Calliphores, sont aussi revêtus d'un éclat métallique, ce sont les *Phormia* et les *Lucilia*. Ces mouches vivent

normalement au dehors, mais elles flairent parfois les viandes et se laissent attirer par le fumet. Elles pénètrent dans les cuisines où se trouvent des déchets de viande saine ou faisandée pour y déposer leurs oeufs. Les cadavres, les matières végétales et animales en putréfaction font tout aussi bien leur profit. Parfois, elles confient leur progéniture aux plaies des animaux domestiques et de l'homme.

A l'état adulte, toutes ces mouches sont nuisibles à l'homme, car elles sont souvent l'agent transmetteur de microorganismes pathogènes. Elles récoltent ceux-ci dans les milieux où elles se développent, puis viennent nous laisser leur triste héritage. A l'état de larve, elles pénètrent parfois dans l'organisme où elles causent des désordres graves; mais elles peuvent être utilisées.

Au service de la médecine

Des expériences récentes, puisqu'elles datent de la guerre de 1914, ont prouvé qu'il est possible d'utiliser les larves de *Calliphora*, de *Phormia* et de *Lucilia* dans le traitement de certaines maladies des os, comme par exemple l'ostéomyélite. On met de ces asticots en contact avec une plaie. Comme ils préfèrent la chair faisandée, ils s'en tiennent aux tissus nécrosés et respectent les tissus sains. Dans plusieurs hôpitaux de notre ville, notamment à Sainte-Justine, on met à profit le goût de ces larves qui deviennent ainsi de précieux auxiliaires. Dans la nature, les larves de ces diptères contribuent dans une forte mesure à l'assainissement des champs et des bois. A ce

point de vue, on peut les considérer comme des insectes utiles.

La mouche piquante

Enfin, il conviendrait aussi de mentionner la mouche piquante, ou *Stomoxys calcitrans*. Cet insecte ressemble à la mouche domestique, tant par sa conformation générale que par sa coloration, mais il s'en distingue par sa trompe ou proboscis qui est en forme d'alène, et toujours disposée horizontalement en avant de la tête.

Cette mouche est commune en août et en septembre. Elle vit généralement en plein air. Par temps pluvieux, elle fréquente nos vérandas et envahit même les habitations. Elle devient alors intolérable par sa piqûre douloureuse.

On soupçonne cet insecte d'être un agent transmetteur de la maladie appelée anthrax ou charbon; mais c'est surtout chez les animaux domestiques qu'il cause le plus de ravages.

Gustave CHAGNON

RÉCRÉONS-NOUS

Choix d'un supplice

Un bouffon ayant offensé son souverain, le monarque le fit amener devant lui et, prenant le ton de la colère, lui reprocha son crime et lui dit:

— Malheureux, tu vas être puni, prépare-toi à la mort.

Le coupable, effrayé, se prosterne par terre et demande grâce.

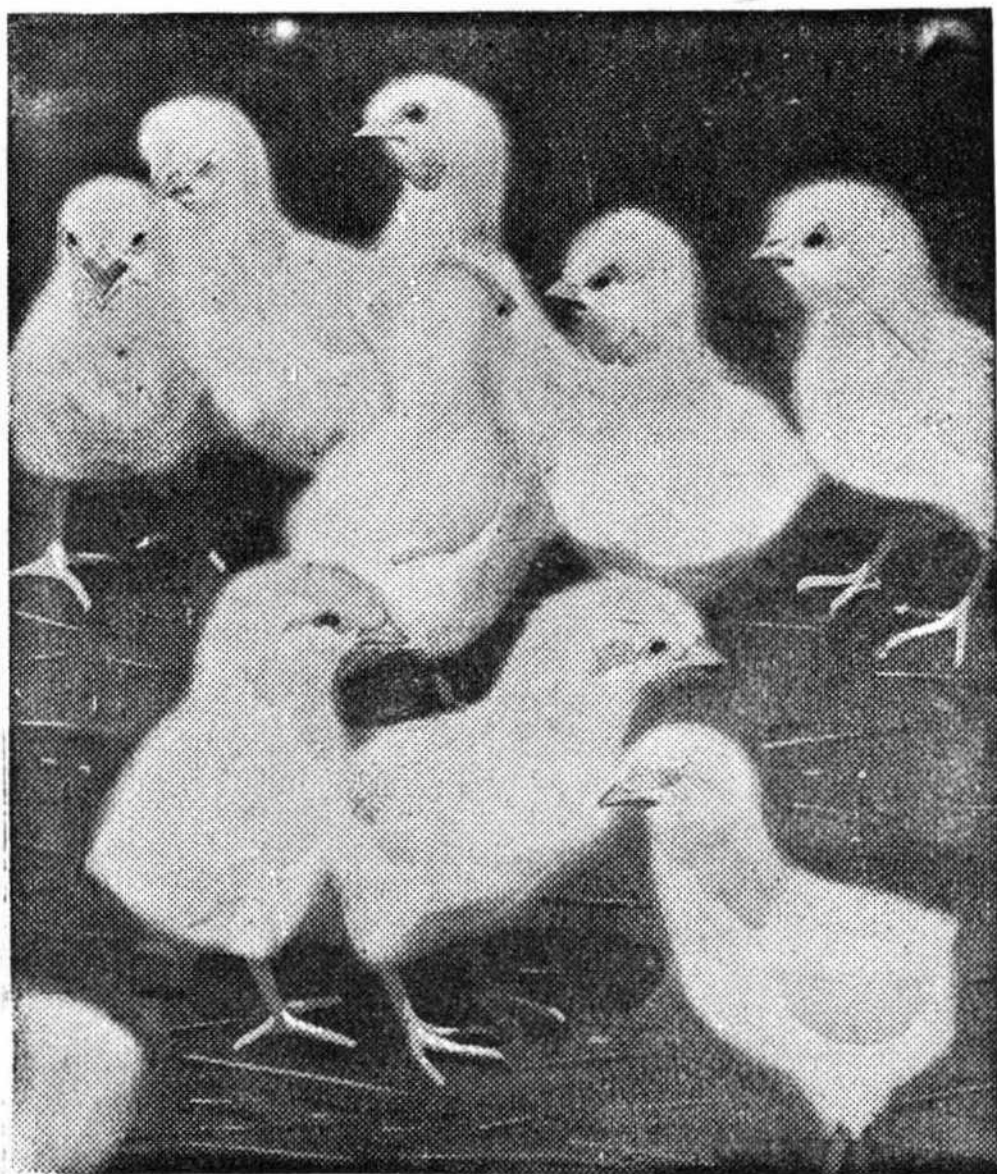
— Tu n'en auras point d'autre, dit le prince, sinon que je te laisse la liberté de choisir la manière dont tu voudras mourir et qui sera le plus de ton goût, décide promptement: je veux être obéi.

— Puisque vous me laissez le choix, seigneur, je demande à mourir de vieillesse.

* * *

La grand'mère. — Mon rhumatisme me reprend, il va pleuvoir!

La petite-fille. — Oh! grand'mère, frictionne-toi vite avec ton liniment pour qu'il ne pleuve pas, c'est demain congé.



TOUT FRAIS SORTIS DE LA COQUILLE!

LE QUESTIONNAIRE DE LA JEUNESSE

LA SERRURERIE

QUESTIONS. 1. — A quoi est occupé cet ouvrier serrurier? — A poser une serrure à mortaise dont il tient le bouton dans la main gauche. Dans sa droite est un tournevis.

Q. — Que comprend la *serrurerie*? — La fabrication, la pose et la réparation des serrures, cadenas, fermetures, charnières et autres accessoires de porte et fenêtre.

2. — Qu'est-ce qu'une *clé bénarde*? — C'est une clé dont le bout de la tige n'est pas foré.

Q. — Nommez les parties de cette clé? — L'anneau (A), la tige (B) et le panneton (C).

3. — Comment se nomme cet accessoire de porte? — Un *ferme-porte*; celui-ci est à piston. Cet ustensile est d'une grande utilité pour tenir une porte fermée, même quand le visiteur oublie de la tirer en sortant.

Q. — Combien de parties contient ce *ferme-porte*? Deux: le piston (A) et le bras articulé (B).

4. — Qu'entend-on par une *charnière*? — C'est un appareil composé de deux pièces métalliques assemblées sur un axe commun; l'une au moins est mobile autour de cet axe.

Q. — Faut-il confondre une *charnière* et une *penture*? — Non; une penture est une bande de fer clouée sur une porte, un volet, pour les soutenir sur un gond.

5. — Comment nomme-t-on cet accessoire que l'on voit ordinairement derrière les portes, fixé au mur? — C'est un *butoir* de porte.

6. — Comment nomme-t-on cette sorte de serrure? — C'est une *serrure à mortaise*.

Q. — Pourquoi l'appelle-t-on ainsi? — Parce qu'elle est encastrée dans le battant de la porte.

Q. — Que distingue-t-on ici? — Le pêne dormant, le pêne à ressort (qui est en biseau), le bouton ou poignée et l'entrée de la clé.

Q. — Dans quoi est enfermé le mécanisme de la serrure? — Dans une boîte de fer nommée *palastre*. La tige qui y est rivée et qui pénètre dans le bout foré d'une clé est le *canon*. La plaque de fer s'appuyant sur le palastre est le *foncet*.

Q. — Qu'est-ce qu'une *serrure à pompe*? — La serrure à pompe (genre Yale) offre cette particularité que tout le mécanisme où repose l'inviolabilité de la serrure est logé dans le canon, ou mince ouverture dans laquelle pénètre la clé. Cette dernière, mince et courte,

avec de nombreux crans, gorges, échancrures, saillies, ne peut pénétrer dans le canon et fonctionner que si celui-ci est pourvu de lamelles de cuivre ou de ressorts correspondant exactement au nombre et à la forme des échancrures de la clé. La serrure ne peut être ouverte qu'avec une seule clé dont les combinaisons et les échancrures ne se retrouvent dans aucune autre serrure.

Q. — Qu'est-ce qu'une serrure *incrochetable*? — C'est une serrure qui ne peut être ouverte avec une fausse clé.

7. — Quelle est cette sorte de serrure? — Une serrure à ressort avec sa gâche.

8. — Qu'est ceci? — Une *plaque* de serrures et un trio de clés.

9. — Quelle est cette petite plaque que l'on voit sur nombre de portes? — Une entrée de serrure.

10. — Que voit-on ici? — Une serrure et une plaque.

11. — Comment fonctionne la targette pneumatique? — Elle se commande de loin par un compresseur d'air, relié au pêne par un petit tube.

12. — Qu'est-ce qu'un *mentonnet*? — L'objet représenté ici.

13. — Quelle est cette sorte de *charnière*? — Une charnière en T.

14. — Quelle est cette fermeture? — Un *morillon*.

15. — Quel est ce cadenas? — Un cadenas Yale à clés plates.

16. — A quoi sert le *cale-porte*? — A assujettir les portes.

17. — Comment désigne-t-on cette serrure? — C'est une serrure à *béquille*.

18. — Quelle est cette autre fermeture? — Une targette et sa gâche.

19. — Que ferme ordinairement la crémone? — Une fenêtre.

20, 21. — Que sont ces accessoires de serrurerie? — Une plaque de sonnette et une sonnette rotative.

22. — A quoi sert un *lève-châssis*? — A favoriser l'ouverture d'une fenêtre.

23. — Dans quoi met-on ses clés? — Dans un étui à clés.

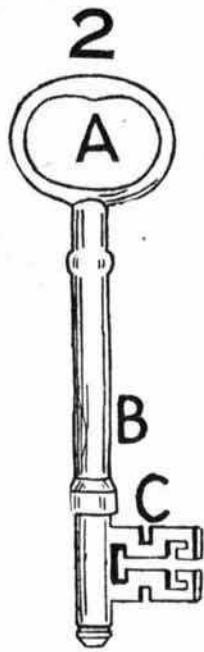
24. — Que représentent ces trois gravures? — Un cadenas plat, un verrou (25) et un étui à clés fermé (26).

L'abbé ETIENNE BLANCHARD

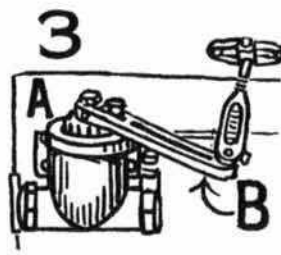
LA SERRURERIE



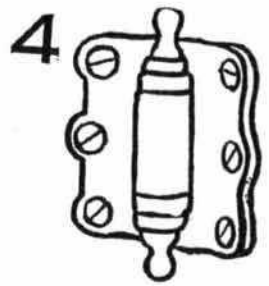
1



2



3



4



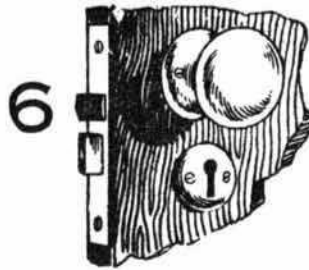
5



7



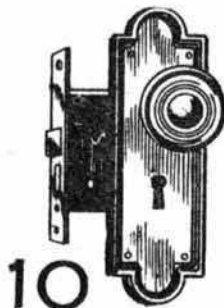
8



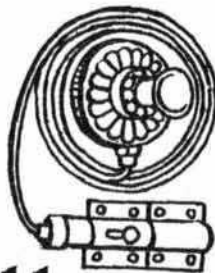
6



9



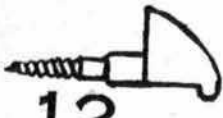
10



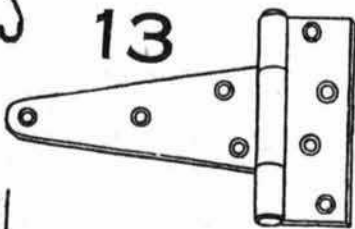
11



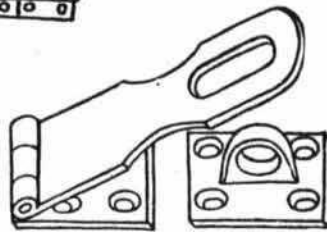
15



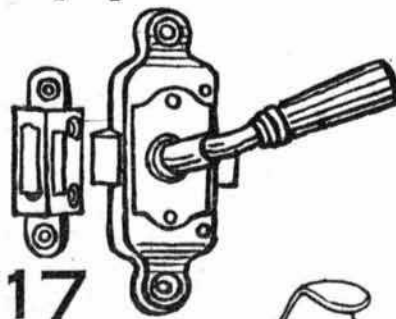
12



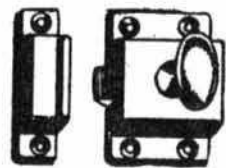
13



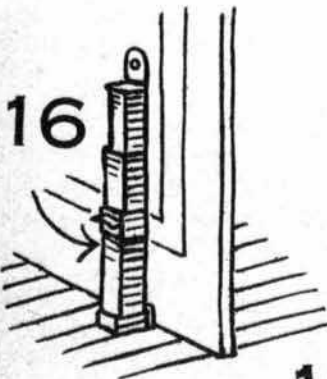
14



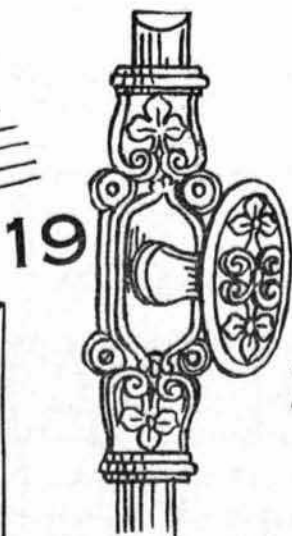
17



18



16

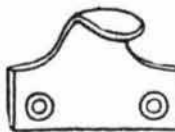


19



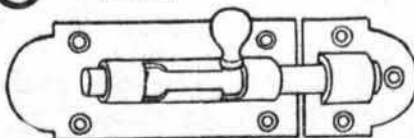
20

21



22

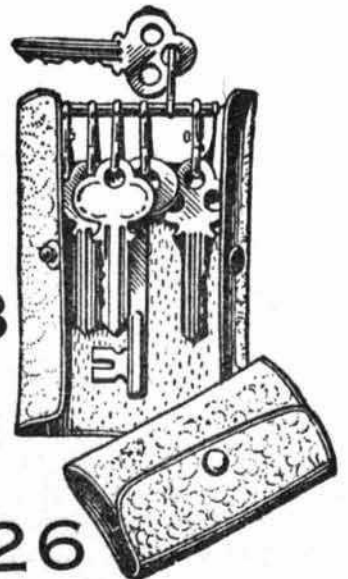
23



25



24



26



À mes chers petits amis, les élèves de huitième année,

Bien chers amis,

Le lettrage est probablement l'étude la plus utile pour vous, de tous vos cours de dessin.

En attendant qu'un alphabet spécial puisse vous être préparé, vous voudrez bien, n'est-ce pas? prendre connaissance, pour cette année, des planches VI, VII et VIII, ainsi que de leurs leçons respectives. Vous en exécuterez aussi un des alphabets de votre choix... Vous serez prêts alors à vous intéresser à la présente leçon sur l'alignement des lettres en mots et en phrases.

L'ESPACEMENT DES LETTRES

La connaissance de toutes les lettres de l'alphabet et l'aptitude acquise de les reproduire correctement ne constituent pas encore toute la tâche du lettré. L'association bien espacée de ces lettres dans les mots apporte un nouveau problème non moins difficile et important.

Cette difficulté a pu se dissimuler tant qu'il a été possible de s'accommoder des combinaisons si élémentaires que sont les lettres-carrées. En présumant, néanmoins, que nul d'entre vous ne veuille en rester indéfiniment à l'A B C du lettrage, l'heure presse de vous avertir que le procédé de rapprochement employé jusqu'ici : celui d'un espacement à peu près égal entre chaque lettre, est le plus fautif qui soit. Nous répudierons donc immédiatement le papier quadrillé. En alignant nos lettres capitales, nous nous guiderons désormais, sur trois seules lignes horizontales, dont une à la base, une à la tête et une au milieu des lettres.

S'il nous était possible, en effet, de conserver la même largeur aux caractères alphabétiques et de les emboîter tous entre deux verticales, comme pour les lourdes lettres carrées, le gros problème que constitue cet espacement bien équilibré des lettres dans les mots demeurerait bien simple. Mais parce que, pour des raisons supérieures d'optique et de lisibilité, les lettres doivent, au contraire, indéfiniment varier de forme et de largeur, l'espace à allouer entre ces lettres doit varier également.

A vrai dire, les moyens systématiques d'agencement des lettres sont peu nombreux. L'oeil et le jugement doivent accomplir à peu près seuls toute la besogne. Celle-ci consiste à rapprocher ou à éloigner les lettres juste assez, pour que chacun des mots lettrés puisse atteindre son maximum de lisibilité et d'équilibre.

Regardez le même mot "filtration", lettré selon les deux manières suivantes :

FILTRATION FILTRATION

Les lettres du premier mot sont espacées l'une de l'autre d'après la détermination à l'avance d'une largeur rigoureusement égale. Voyez comme le résultat obtenu est inégal, dispersé et de lecture difficile... Remarquez aussi la coupure qui se trouve après la troisième lettre... ne donne-t-elle pas à douter qu'il ne s'agisse de deux mots?

Observez maintenant le deuxième exemple du même mot... Parce que, mieux amassé et équilibré, il forme un groupe d'ensemble homogène, ce qui le rend d'une lisibilité rapide et parfaite. Comment cela?... Les lettres en ont été rapprochées ou éloignées de façon à ménager entre elles une étendue de vide qui puisse donner à l'oeil comme la sensation d'une densité à peu près égale.

Regardez encore les deux mots "Varenes"...



Notez dans le premier, comme la masse d'étendue recouverte de gris et située entre V et A est décidément plus lourde que celle qui se trouve entre N et N ou N et E par exemple...

Dans le deuxième mot, au contraire, la somme d'étendue de tous les vides d'entre-lettres n'est-elle pas beaucoup plus égale de densité que celle du premier mot?... **Nous supposons toujours que l'on puisse peser en réalité chacune de ces sommes d'étendue des vides sur une vraie balance...**

Les nombreux exemples qui suivent finissent bien de démontrer, nous semble-t-il, toute la supériorité d'un lettrage exécuté par le balancement optique des espaces, sur celui d'un espacement mathématiquement arrêté d'avance.

MONTREAL MONTREAL
OTTAWA OTTAWA EH
MAGOG MAGOG AU
NICOLET NICOLET

Votre oeil désormais, aidé de votre goût et surtout éclairé de votre intelligence, vous tiendra lieu de cette précieuse balance pour calculer et peser, au fur et à mesure, l'espace à allouer entre les lettres des mots que vous aurez à lettrer. Ce sera un peu difficile au début, mais voici quelques petits trucs de métier accourus tout aimablement à votre aide...

Divisez tout d'abord, vous disent-ils, les lettres de l'alphabet de la manière suivante :

- 1° — Celles qui commencent et finissent par une **verticale**: H, I, N, U, M.
- 2° — Les **circulaires**: O, Q, C, G, S.
- 3° — Celles qui contiennent un côté **circulaire** et un côté **vertical**: B, P, D, R.
- 4° — Celles dont **un** ou les **deux côtés** sont **ouverts**: L, E, F, K, P, T, X, Y, Z.
- 5° — Celles dont les **deux côtés** sont **obliques**: A, V, W.

Pour faire suite à cette nouvelle répartition des lettres, laissez vos gentils petits trucs vous continuer leurs bons conseils...

1° — L'espace à allouer entre les deux lettres **limitées par des verticales** doit être le plus **considérable** de tous les entre-lettres des mots. Comment la lisibilité du lettrage exige en outre que cet espace d'entre-lettres soit franchement moindre de largeur que les lettres elles-mêmes, adoptons une fois pour toutes, une demi-fois la largeur de la lettre H pour espace maximum d'entre-lettres et appelons-le "espace normal". Exemple :



2° — L'espace à laisser entre **deux éléments circulaires**, au contraire, doit être le **moindre** de tous les espaces d'entre-lettres. Exemple :



Par ce rapprochement plus accentué des deux éléments circulaires, la somme des deux vides qui s'étendent en largeur au sommet et à la base de l'entre-lettres se trouve à balancer la partie de l'espace normal entamé au centre, par les deux lettres circulaires.

3° — Voyez en l'exemple suivant l'espace à laisser entre un élément **circulaire** et un élément **vertical** :



4° — Il faut **rapprocher** le plus possible de sa voisine **le** ou **les côtés ouverts** d'une lettre, surtout quand cette voisine est elle-même une lettre ouverte. Exemple :



Cette catégorie de lettres est vraiment rébarbative aux rapprochements harmonieux. En dépit de leurs vides mal contenus, il faut trouver moyen, toutefois, d'équilibrer cette étendue trop grande du vide avec celle des entre-lettres réguliers, fallût-il, au besoin, retrancher un tantinet, sur la largeur supérieure ou inférieure de l'une ou de l'autre de ces lettres ouvertes.

5° — Quant aux lettres A, V, W, dont les deux côtés sont obliques, on les rapproche comme ci-dessus, le plus possible de leurs voisines. Exemple :



Dans le cas où le A et le V se suivent immédiatement ou vice-versa, on les espace de manière à présenter leur entre-lettres à peu près de la même largeur que l'espace normal. Exemple :



AUTRES REMARQUES

A — Dans l'emploi des antiques plus ou moins grasses, les lettres M, N, W, et A, si on leur donnait la même largeur que les autres, feraient tache beaucoup plus noire et, partant, donneraient l'illusion d'une pesanteur beaucoup plus forte que celles-ci. Exemple :



Pour obvier à ce notable défaut d'équilibre, on a dès les temps reculés, accordé plus d'extension à ces lettres ainsi qu'à Y, X, V, Z. Exemple :

COMMENCEMENT UN
NUMMULAIRE NEMO

B — Les lettres O, Q, C, D et G, ayant la forme d'un ovale de même largeur qu'un H par exemple, paraîtront, au contraire, sensiblement plus petites que cette dernière. Exemple :

OH HORLOGER

Ces dernières lettres appelées circulaires, gagnent toujours beaucoup à être plutôt inscrites dans un cercle, (voir exemple suivant). Il y aurait exception cependant si l'on devait exécuter son thème en lettres condensées — **lettres franchement plus hautes que larges nommées ainsi par les imprimeurs.** — En ce cas, il faudrait forcer davantage la largeur de l'ovale de ces lettres en question, afin que par cette tricherie d'optique, elles recouvrent en volume ce qu'elles perdent au dehors par leurs quatre coins vides. Exemple :

HORLOGER NON
HORLOGER OPPOSITION

C — Les capitales rondes ainsi que les lettres dont la terminaison est pointue comme A, V, et W doivent dépasser légèrement l'alignement des autres lettres. Cette précaution obviendra à une nouvelle illusion d'optique qui nous ferait paraître ces lettres plus petites si elles suivaient l'alignement des autres lettres. Exemple :

OUTAOUAIS AVE

D — Dans les lettres ayant une ligne transversale médiane, telles que E, F, B, H et A. Celle-ci est tracée au-dessus du centre, celle de la lettre A est tracée en-dessous. Exemple :

AÉRIEN HÉLÈNE

E — On laisse ordinairement pour espace entre les mots la largeur de tout un H. Exemple :

PAIN QUOTIDIEN

Bien sincèrement vôtre de loin comme de près,

(La suite et la fin de ces Leçons de lettrage seront publiées dans le numéro de mai.)

LILIUM CANADENSE

NEIGE D'AVRIL

AIGUILLONNE par la brise printanière, qui avait profondément entamé sa carapace de glace, laquelle, en fondant, s'en était allée gonfler les ruisseaux et inonder les berges désertes, le bonhomme hiver nous semblait en déroute.

Le jeune printemps, timidement, avait pris sa place, ramenant avec lui les oiseaux, qui, dans les branches où montait déjà la sève nouvelle, essayaient leurs trilles, préluant au réveil de la nature.

Mais le fuyard ne s'était pas caché bien loin. Tapi au fond des bois où les souffles du printemps ne l'avaient pu rejoindre encore, il guettait le moment de revenir en scène une dernière fois, pour se faire admirer, se faire un peu regretter aussi, en beau vaniteux qui n'ignore pas ses attraits!...

Aussi, se dépouillant de toute rigueur, est-il venu, la nuit, en tapinois, jeter sur le paysage un moelleux manteau de neige. Doucement, les blancs flocons ont tissé leur tapis velouté, encapuchonné les toits, ouaté les branches des grands arbres qui ploient sous l'avalanche immaculée.

Pourquoi faut-il que si tôt ce blanc tapis se transforme en cloaque? Que les branches secouent impatiemment les flocons d'ouate qui s'accrochent à elles? Que le bonhomme hiver voie se dissoudre son beau manteau de givre?...

Cette fois, il est bien vaincu et court se cacher. Est-ce pour expier son humeur souvent maussade, ses fréquentes rigueurs, qu'il est condamné à mourir si tristement?

Ne le regretterions-nous pas davantage s'il pouvait finir en beauté?...

ARIANE

Avril 1938.



POUR RIRE UN PEU

La montre oubliée

Un vieux monsieur distrait qui est en voyage s'aperçoit, en arrivant dans un hôtel, qu'il a oublié sa montre chez lui; aussitôt, il écrit à sa servante de la lui envoyer. En cherchant une enveloppe dans sa valise, il aperçoit sa montre qu'il avait placée là-dedans par mégarde et il demeure tout perplexe.

Cependant, une idée lui vient. Il ajoute un "post-scriptum" à sa lettre pour dire ceci à la servante: "Ne vous donnez pas la peine de chercher ma montre, je viens de la retrouver."

Et, bravement, il envoie la lettre.

Un professeur explique aux élèves que la terre tourne autour du soleil.

— Mais, demande l'un d'eux, quand il n'y a pas de soleil, autour de quoi tourne-t-elle donc?

* * *

Monsieur est sorti

Un homme est allé faire un petit tour de promenade et, pendant son absence, sa femme congédie la servante; c'en est une autre qui va ouvrir la porte quand monsieur sonne pour entrer.

Naturellement, elle ne le connaît pas, puisqu'elle ne l'a jamais vu.

— Monsieur est sorti, lui dit-elle.

— Ah! fait le bonhomme, c'est bien, je repasserai quand il sera rentré; je vais continuer ma promenade.

* * *

Au restaurant

— Garçon, ça fait plus d'une heure que j'ai demandé de la soupe à la tortue et elle n'est pas encore là.

— Il ne faut pas que ça vous étonne, monsieur, vous devez savoir que les tortues vont très lentement.

* * *

Comparaison n'est pas raison...

Henri a une denture abominable.

— Tu ne te laves donc jamais les dents? lui dit un camarade.

— Non, ça les déchausse.

— Alors, tu ne dois jamais te laver les pieds, ça les déchausse encore bien plus!





● DE L'ASCENDANT ●

IL existe certaines personnes dont l'influence se fait sentir autour d'elles. Nous disons alors qu'elles sont des valeurs... somme toute, qu'elles ont du prestige. Qu'est-ce donc que cet ascendant qui se dégage de leur être, si ce n'est le don d'influencer les autres et de les subordonner? Cette facilité d'emprise peut être innée: en ce cas, elle est susceptible de développement et d'orientation. Si on ne la possède, elle peut s'acquérir par la conscience qu'on a d'exercer une charge, de représenter l'autorité, de remplir un devoir, d'exécuter une mission à titre de mandataire.

L'observation démontre que l'ascendant provient d'un ensemble de dons. Dons de l'intelligence: compréhension rapide, mémoire facile, jugement équilibré, perspicacité, sens pratique, esprit d'observation, etc; dons de la volonté: virilité, ténacité, décision; dons de la sensibilité: imagination créatrice souple, active, affectivité, sens artistique développé; dons physiques: emprise du regard, du geste, voix agréable, stature élevée, force. Tous ces dons sont dominés par la *maîtrise de soi*. Cette dernière constitue atout de première valeur, sans lequel les plus grands talents demeurent stériles, lettre morte. Fût-on détenteur d'une érudition poussée, d'un raffinement remarquable, si on ne possède les *aptitudes de chef*, l'influence sera nulle ou presque, réalisant ainsi cette parole connue: "Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier!"

Comment celui qui jouit de prestige doit-il user de ses *qualités de chef*? Sa personnalité chrétienne s'affirmera d'abord dans l'application de principes solides inculqués. Point

n'est nécessaire de trancher, de discuter, de bouleverser. L'action discrète, mais soutenue, devient une force rayonnante; elle pénètre imperceptiblement, se communique, puis transforme peu à peu. Le bien ne fait pas de bruit, pas plus que le bruit ne fait pas de bien. L'exemple, moins brutal que l'action, ne heurte pas les idées d'autrui. Aussi, l'affirmation discrète et tacite de ses principes de foi, d'honneur, de droiture a-t-elle répercussion profonde sur l'entourage. *S'imposer* est tactique gauche, inexpérimentée et toujours stérile. Il ne faut pas que l'influence exercée absorbe l'individualité et l'initiative de celui qui la subit. Tout être humain se rebelle contre la main mise sur sa liberté, et tel que l'on veut atteindre se replie jalousement sur lui-même et se dérobe avec raison. Le vrai chef sait mettre en relief toutes les heureuses dispositions et les qualités de ceux qui s'attachent à ses pas.

A vouloir chercher l'influence, parfois on manque son but. *L'ascendant trop personnel* est la corruption d'une aptitude appelée, dans son exercice, à diriger. En ce cas, l'orgueil agit pour son propre compte, le moi s'exalte et s'enfle. Toute action, toute parole respirent alors le despotisme... c'est le triomphe de l'autonomie et du particularisme.

* * *

Pour terminer ces quelques considérations sur l'influence, je laisse à votre réflexion ces lignes que Paula Hoesl écrivait dernièrement dans la "Vie chrétienne":

"...Votre plan de conquête... le voilà... Il est de vous convertir vous-mêmes... Vivez au

milieu des autres votre idéal, simplement, ardemment, loyalement.. Soyez sûrs que rien ne vaudra le témoignage si simple de votre vie... Peut-être ne verrez-vous jamais le bien que vous ferez... mais il n'est pas nécessaire de le voir..."

Amis, n'oubliez pas cette parole de Goethe, le plus célèbre des poètes allemands: "Une âme peut, par sa seule présence, agir fortement sur une autre âme".

C. F.



Correspondance

Violette du Sentier — Pâques joyeuses à l'amie fidèle!

Papillon d'azur — J'aime à croire que Papillon, exerçant ses ailes, se dirigera souvent vers le Coin où de nombreux oisillons vivent fraternellement. Tous vous saluent amicalement.

Humble apôtre — Que le Christ ressuscité soit la joie de votre âme. Fauvette vous attend en la missive promise. Amitiés.

Bébé Mignon — Que de progrès, Bébé Mignon! Tu recevras pour Pâques un Jésus que tu placeras sur ton pupitre à l'école. Il bénira la petite fille laborieuse que tu es. Une bonne caresse à la benjamine du Coin!

Jeannine — Que Pâques emplisse votre âme de l'allégresse de ses alléluias!... Je vous souhaite, outre l'amour du Christ, paix, joie et santé! Recevez mes meilleures amitiés.

Mimi-Blanc-Blanc — Songez-vous déjà à assister au grand événement du Congrès eucharistique? Je souhaite vous rencontrer dans la ville québécoise... D'ici là, Joyeuses Pâques et succès aux examens de juin!

Soeur St-J.-de-P. — Le silence de Fauvette ressemble à une quasi-indifférence... Je suis marrie vraiment de n'avoir pu vous écrire et vous remercier des mille et une gâteries que m'apporte le courrier de l'Ouest. Je vous promets une épître très volumineuse, porteuse de nouvelles et de toutes mes meilleures amitiés. A bientôt!...

Abeille de Marie — Recevez mes vœux de Pâques joyeuses, débordantes de la paix et de la joie du Christ vainqueur. Croyez à ma vieille amitié.

Arlette — Souvenir affectueux en attendant que je réponde à votre missive du mois dernier. Affection!

Jean-Ls G. — Que Pâques apporte à Jean-Louis et à sa famille la paix et la joie du Christ. A toi, succès nombreux aux prochains examens scolaires... A bientôt, n'est-ce pas?

Ariane — Votre santé s'est-elle améliorée? Je désire que le Christ vous choie et comble, dans leur plénitude, tous les grands désirs de ma mie Ariane! Vous recevrez bientôt une longue missive... débordante d'amitiés... A bientôt donc!

C. F.



GRAPHOLOGIE

Telle écriture, tel caractère! C'est ce que vous dira Soeur Jeanne, notre graphologue, pourvu que vous lui envoyiez *dix lignes d'écriture et de composition personnelle*, sur papier non réglé, le tout accompagné de la modique somme de vingt-cinq sous et d'une *enveloppe affranchie*. Adressez:

SOEUR JEANNE

L'Oiseau bleu

1182, rue Saint-Laurent

Montréal, Québec

La bonne conscience est une fiche de consolation que le temps, tout habile joueur qu'il est, ne peut nous gagner.

Fleurs télégraphiées Tél.: HARbour 1878
partout

ED. GERNAEY

Fleuriste

Invitation particulière aux membres de la
Société de Saint-Jean-Baptiste

1405, rue Saint-Denis

MONTREAL

VIGNETTES
DE TOUS GENRES
TÉLÉPHONEZ
MARQUETTE
4549

JOUR ET NUIT

la PHOTOGRAVURE
NATIONALE
LIMITÉE

282 RUE ONTARIO OUEST
PRÈS BLEURY MONTREAL

Les Petits Patriotes du Richelieu

par

MLLE MARIE-CLAIRE DAVELUY

de la *Société Historique de Montréal*

(Suite)

X — “BEAU PAGE, MON BEAU PAGE,
QUELLES NOUVELLES M'AP-
PORTES-TU?”

LE trente août au soir, vers cinq heures, Olivier Précourt attendait sur la véranda, qui garnissait la façade du presbytère de Saint-Denis-sur-Richelieu, l'arrivée du bateau venant de Montréal. Il s'y trouvait en compagnie du jeune vicaire de la paroisse, l'abbé Charles-Irénée Lagorce, qui avait été son compagnon de collège, à Saint-Hyacinthe. Le curé, l'abbé François-Xavier Demers, devait débarquer le soir même avec plusieurs personnes que les événements avaient attirés à Montréal.

Olivier Précourt restait songeur. Il écoutait un peu distraitement son interlocuteur. Celui-ci commentait d'une voix sympathique certains incidents du village qui témoignaient du mécontentement de plus en plus général, et même de la colère de quelques habitants contre le gouvernement.

— Mon cher Lagorce, remarqua en souriant Olivier, comme tu sembles heureux de manifester ton vrai sentiment au sujet des *Habits rouges* et de la maladroite proclamation de Lord Gosford? Tu n'es pas tous les jours à pareille fête. Je suis le plus complaisant des auditeurs.

Le jeune prêtre demeura interdit quelques instants. Olivier le considérait l'air narquois.

— Ecoute, Précourt, dit-il enfin, il ne faut rien exagérer. Je suis de tout coeur, il est vrai, avec mes compatriotes qui souffrent encore plus qu'ils ne s'indignent et se révoltent. Du moins, à mon avis. Advenant des événements plus graves, tu sais bien que je suivrai les conseils de Mgr Lartigue.

— Bah! tu parles et raisones comme le bon curé Blanchet, à Saint-Charles. Mais je ne sais pourquoi, il me semble que tous deux, advenant le pire, comme tu dis, vous nous béniriez encore... C'est que, n'est-ce pas, vous êtes d'abord de tout coeur avec nous. Lagorce, insista Olivier, en frappant sur l'épaule du vicaire, qui hochait la tête, les yeux inquiets, Lagorce, tu le sais bien, que la bonté dirige tout chez toi, tandis que M. le curé Demers impose à son coeur une loi rigide. Aucune trace de

sentimentalité quelconque dans ses avis. Avouele.

— C'est un saint prêtre, Olivier. Son énergie est peu commune.

— Evidemment. Rien ne le ferait trembler. Au lieu que toi c'est en tremblant peut-être qu'on te verrait dans la mêlée, mais tu y viendrais tout de même, par affection pour nous.

— Notre curé possède un esprit pondéré. Il voit loin. Et quelle probité!

— Je ne nie rien, voyons. Je connais sa rigoureuse droiture. Depuis trois ans qu'il est parmi nous, il m'est arrivé souvent de causer avec lui. Ma grand'mère l'estime. Elle a espéré durant quelque temps que sa fermeté pourrait rétablir l'équilibre dans mon esprit très entier. Quel piteux élève M. le curé a trouvé en moi! Je n'aurai jamais cet esprit conciliateur qu'il me prêche.

— Je n'en doute pas, avec ta manie de dégâner au premier mot un peu vif... Tu ne changeras donc jamais, mon cher Précourt?

— Pourquoi? Ce sont les événements qui devraient changer, non pas moi. Pour le moment, je me trouve supérieur à eux, dit Olivier en riant.

— Oh! oh! si tu t'admires...

— Lagorce, vois donc! N'est-ce pas la *Félicité du Richelieu* qui pointe là-bas?

— En effet.

— Que nous apporte-t-elle? Je n'en puis plus de demeurer sans nouvelles.

— Pourquoi ne te rends-tu pas à Montréal? Ta grand'mère me paraît rétablie.

— Elle m'a prié de lui accorder encore quelques jours. Ils achèvent... Si j'apprends quelque nouvelle extraordinaire, il se pourrait que je parte dès demain matin.

— Quel air sombre, soudain, mon ami!

— Qui n'a pas ses contrariétés... personnelles, en plus des malheurs publics.

— Tu sembles pourtant comblé...

— Oui, on le dit... Allons, Lagorce, ne me confesse pas... Descendons plutôt au-devant des voyageurs.

— Tu ne reviens pas souper avec nous?

— Excuse-moi. Ma grand'mère retarde le souper jusque vers huit heures, ce soir. On viendra au-devant de moi en voiture, tout à l'heure.

Quelle animation dès que les chaloupes, venues de l'île Madère, à cause des eaux basses qui retenaient là le bateau, purent enfin glisser sur la terre ferme. Le curé Demers débarqua le premier. Son front était soucieux. Il salua cependant avec cordialité son vicaire et tendit la main à Olivier.

Tout à coup, le jeune homme poussa un cri de surprise et, s'excusant, bondit en avant. Dans la deuxième chaloupe qui approchait, il venait d'apercevoir auprès du Dr Séraphin Cherrier son petit protégé Michel.

Le Dr Cherrier débarqua avec l'aide d'Olivier tandis que Michel voyait aux bagages. L'enfant avait souri craintivement à Olivier.

— Olivier, dit le docteur en remontant vers sa maison avec le jeune homme, sais-tu que le petit homme qui marche à mes côtés en a eu de la veine de me rencontrer sur le quai, à Montréal? Il s'y trouvait en détresse. Il désespérait de pouvoir partir. "Sans argent, sans amis", m'a-t-il dit.

— Bien, docteur. J'aurai tout à l'heure le mot de cette énigme. Je saurai s'il y a eu escapade, aventure ou mission extraordinaire.

— Oh! monsieur Olivier! s'exclama Michel avec tristesse, ne croyez pas que je sois parti sans de graves raisons...

— A tout à l'heure les explications, Michel, répartit avec plus de douceur Olivier. Docteur, si vous le permettez, j'entrerai quelques instants chez vous. Je suis en dette... Je veux solder les frais de voyage de mon jeune déserteur, n'est-ce pas?

— Rien ne presse, mon ami. J'irai tout probablement, demain, faire une petite visite à votre grand'mère. Elle va de mieux en mieux, j'espère?

— Je le crois. Mais les nuit sont mauvaises. L'oppression augmente, dirait-on, aux heures du matin.

— Que voulez-vous? Nous sommes ainsi, les vieilles gens, entre ciel et terre, le plus souvent...

— Ne parlez pas ainsi, de grâce!

— Je me tais, forcément. Me voici à la maison... Tiens, ma chère vieille femme m'aperçoit... A demain, Olivier. N'ayez pas cet air soucieux. Votre grand'mère a une énergie qui la maintiendra encore quelque temps parmi nous. Puis, vous en prenez un tel soin. Et du moment que rien de trop tragique ne survient à ses petits-enfants... Au revoir, Michel. Tu as été un bon petit compagnon de voyage... Oh! Olivier, les affaires politiques? Ca va de mal en pis. Le parlement est dissous depuis le 28.

Dès que le docteur Cherrier se fut éloigné, Olivier Précourt mit sa main sur l'épaule du petit garçon.

— Michel, enfonçons-nous dans ce coin ombré. Je connais un chêne, pas très loin d'ici, où nous pourrons nous installer et causer sans crainte d'être dérangés. Alec et la petite soeur Josette ne viendront au-devant de moi, en voiture, que vers sept heures et demie. Nous avons donc une bonne heure devant nous.

— Eh bien! Michel? demanda Olivier quelques minutes plus tard.

— Monsieur Olivier, dit l'enfant en soupirant et baissant la tête, je ne sais comment vous raconter toutes ces choses.

— Ah! fit le jeune homme, en examinant la contenance du petit. Mais tu as, paraît-il, de graves raisons à me donner au sujet de cet étonnant voyage que je n'approuve pas du tout. Pourquoi craindre de t'expliquer?

— Ce n'est pas à cause de moi, monsieur, que je me sens embarrassé, que j'hésite... mais de vous!

— Tu deviens de plus en plus curieux.

— Aidez-moi, monsieur!... Je sais que je vais vous faire de la peine, et je ne le voudrais pas, allez.

— Tu es idiot, mon petit, fit Olivier en fronçant les sourcils. Tu me crois donc moins brave que toi?... Allons, allons, reprit le jeune homme avec impatience, parle nettement et tout de suite, n'est-ce pas, Michel?

— Il s'agit de la princesse, monsieur.

— Bien. Alors?

— Je l'ai vue, il y a deux jours. J'ai réussi, un soir, vers dix heures, à grimper jusqu'à sa fenêtre. J'ai suivi les gouttières... Elles étaient très solides et toutes en pentes... J'ai frappé. La princesse a poussé un cri en m'apercevant, mais elle m'a reconnu bien vite et, d'un saut, je me suis trouvé dans sa chambre.

— Tu as de belles manières! Ma fiancée n'a pas cru, au moins, que j'y étais pour quelque chose?

— Votre fiancée?... Oh! monsieur Olivier, elle m'a appris avec des larmes dans les yeux qu'elle ne l'était plus...

— Tu étais un bien jeune confident pour apprendre tant de choses, fit Olivier un peu sèchement. Poursuis...

— C'est presque tout ce qu'elle m'a dit, monsieur... Elle m'a ensuite demandé de demeurer une heure près d'elle, mais seulement si je le pouvais. Son père était absent. Elle voulait vous écrire une lettre "que personne autre que vous ne verrait, personne". Elle me l'a fait promettre sur mon honneur. Je ne sais pas très bien ce qu'elle entendait par là. Mais il n'y avait pas de danger qu'une lettre de la princesse pour vous passât par d'autres mains que les miennes.

— Tu as cette lettre, Michel?

— Oui.



— Tu as cette lettre, Michel?
— Oui.

— Donne. Tout de suite, hein?

Le petit garçon sortit une lettre ouverte, non cachetée, de sa poche et la tendit, les yeux bas, à son protecteur. Sa figure était toute rouge.

— Voilà qui est étrange, s'écria Olivier. Une lettre importante est scellée d'ordinaire.

— Elle l'était, monsieur, fit l'enfant à voix basse.

— Michel, je ne puis croire que tu l'aies ouverte?

L'enfant ne répondit pas.

— Regarde-moi en face, Michel. Qui a ouvert cette lettre? Toi? Où...

— Ni moi ni personne, monsieur.

— Tu commences à m'énerver. Où est l'enveloppe de cette lettre, Michel? demanda sévèrement le jeune homme.

— La voici, monsieur Olivier, dit soudain l'enfant. Et il tendit à Olivier, en détournant la tête, un chiffon de papier. Rien ne ressemblait moins à une enveloppe.

— M'expliqueras-tu?... Du sang! cria-t-il tout à coup, du sang sur ce papier!... Que signifie ce sang, mon petit homme? Inutile de serrer ainsi les lèvres. Tu vas parler ou je me sépare, ce soir, et pour toujours de toi. Tu entends? Choisis!

Le petit garçon hésita encore, tout en levant sur le jeune homme des yeux pleins de reproche.

— J'attends, Michel, fit celui-ci, les yeux sévères et sans désarmer. Il retint le petit garçon, qui s'était levé, et le fit rasseoir près de lui avec autorité.

— M. Olivier, dit Michel avec des larmes dans la voix, ne me regardez pas tandis que je vais vous apprendre la vérité.

— Je ne te regarderai pas. Hâte-toi! J'ai besoin de prendre connaissance au plus tôt de la lettre de ma fiancée. Tu devrais le comprendre.

— Eh bien, M. Olivier, ma visite terminée et tandis que je descendais avec précaution le long des gouttières, la lettre est tombée de ma poche. Et comme je me baissais pour la reprendre, une fois rendu sur le trottoir, quelqu'un s'est précipité vers moi, la canne levée, pour me l'enlever...

— M. Perrault, hein? Le père de ma fiancée? Dis-le, dis-le, Michel!

— Oui, monsieur Olivier. Je ne sais d'où il sortait. J'avais regardé dans la rue, vous le pensez bien, avant de prendre les gouttières...

— Et alors?

— Eh bien! j'ai reçu... plusieurs coups de canne, mais je n'ai pas crié et je n'ai pas non plus desserré les mains. Bientôt, un monsieur est accouru vers nous et la princesse a ouvert sa fenêtre et eut un cri d'effroi. Alors, j'ai pris ma chance: j'ai détalé à toutes jambes. Rendu dans ma chambre, j'ai essayé de laver les taches de sang sur le papier, mais il y en avait trop... Je n'ai pas réussi... C'est comme pour la clef de Madame Barbe-Bleue... Seulement, moi, je n'avais pas été curieux... La lettre, je ne l'avais pas même dépliée. Vous me croyez, monsieur Olivier, dites-moi que vous me croyez!... Oh! je vous en prie, levez la tête... Je n'ai donc pas bien agi en tout ceci?... Mon Dieu! Mon Dieu!

Olivier se leva, mit ses mains sur les épaules du petit garçon et le regarda avec des yeux émus.

— Tu es étonnant, mon héroïque petit, dit-il, la voix rauque. De quelle race descends-tu donc?... D'instinct, tu agis noblement...

Puis, voyant que l'enfant le regardait sans trop comprendre, il ajouta:

— Ecoute, Michel: toi qui admires tant les patriotes, je te jure qu'à l'occasion tu serais aussi brave qu'eux... Tiens, dans une circonstance grave, je crois que je te confierais sans crainte ce que j'ai de plus cher... En attendant, mon enfant, me voici encore en dette avec toi... Le fais-tu exprès? continua Olivier, en voilant son émotion sous du bavardage et en secouant amicalement le garçonnet.

— Vous êtes content de moi alors, monsieur?

— Oui.

— J'ai bien fait de venir?

— Tu ne pouvais agir autrement.

— M. Olivier, comme je craignais de rencontrer de nouveau le vilain M. Perrault!

— Il n'est pas si vilain que cela, Michel. Seulement, il préférerait un autre fiancé que

moi pour sa fille... Allons, mon petit homme, éloigne-toi. Je veux lire seul et à la lueur de ce crépuscule qui descend vite la lettre que ton courage a sauvée. Enfin, ma fiancée a écrit ce qu'elle désirait, sans crainte, sans trouble, sans ordre de qui que ce soit.

— Où irai-je vous attendre, monsieur Olivier?

— Sur la route. Guette la voiture où aura pris place Josephte. Quelle joie quand elle va t'apercevoir! Puis nous filerons souper à la maison... Tu dois avoir faim?

— Beaucoup, monsieur.

XI — LES FILS DE LA LIBERTE

La soirée se prolongea assez tard chez les Précourt. Le Dr Wolfred Nelson était entré vers neuf heures, en compagnie du Dr Duvert et de l'instituteur Siméon Marchessault, de St-Charles. La dissolution du parlement, au bout d'une session de huit jours, indiquait que les événements prenaient une tournure grave.

— Peut-être, prudemment, faudrait-il organiser quelques forces", remarquait Nelson.

En tout cas, il s'agissait de se concerter au plus tôt avec M. Papineau et ses amis à Montréal. Tel était l'avis de tous. Olivier annonça son départ pour le lendemain matin.

— Si vite, Olivier, dit la voix tremblante de la grand'mère, qui apparaissait à la porte du salon et saluait avec affabilité les visiteurs.

— Je ne tiens plus en place, grand'mère. Mon sang si vif bout dans mes veines. Ne m'en voulez pas de ne pas vous l'avoir dit plus tôt. Je l'ignorais moi-même il y a deux heures. Les nouvelles politiques extraordinaires que nous avons apprises, et surtout, chère grand'mère, l'arrivée de Michel avec un message particulier et urgent pour moi, m'y contraignent vraiment. J'aurai tout à l'heure une conversation de quelques minutes avec vous à ce sujet.

Les visiteurs se levèrent à ces mots. Du reste, il se faisait tard, et les préparatifs pour le départ s'imposaient. Olivier n'avait pas trop de temps devant lui.

Le Dr Nelson s'entretint quelques minutes à l'écart avec le jeune homme avant de quitter la maison.

En traversant le jardin des Précourt, le Dr Duvert aperçut Michel qui retenait avec peine le chien César. Un peu plus loin, la bonne Sophie accourait, tenant par la main Josephte.

— Bonjour, Michel, fit le Dr Duvert. Comme tu as bonne mine! Eh! eh! tu as gagné au changement de maître... Et le bon docteur passa avec complaisance la main sur la tête du petit garçon.



Oh! Olivier, supplia Josephte en se pressant contre son frère, donne-lui la permission de onze heures.

— Je vous aimais bien aussi, M. le docteur, murmura l'enfant.

En revenant vers la maison, ses visiteurs une fois partis, Olivier appela Michel.

— Ecoute, petit, ne prolonge pas trop la veillée. Dès cinq heures, nous serons sur pied, demain.

— Oh! Olivier, supplia Josephte en se pressant contre son frère, donne-lui la permission de onze heures. Je l'ai obtenue, moi. Puis, il fait si chaud, si clair, ce soir. Regarde quelle belle lune danse sur le Richelieu!

— Pas une seconde de plus, par exemple. Tu entends, Josephte? Ton compagnon doit obéir avec la promptitude du soldat. A onze heures et cinq, il devra être au lit.

— Merci, monsieur Olivier, fit Michel, qui regardait avec affection la bonne petite Josephte qui sautait de joie, après avoir embrassé son frère.

Olivier entra au salon et s'approcha de sa grand'mère. Elle reposait sur le divan. Il prit sa main puis s'assit tout près d'elle.

— Alors, mon grand, dit doucement la vieille dame, tu as reçu un mot de Mathilde. Ce Michel est arrivé à ses fins. Il a déjoué toute surveillance.

— J'ai recouvré la paix. La lettre de ma fiancée est telle que je la désirais, grand'mère.

— Ah!

— Oui. Celle qui me désespéra, il y a huit jours, lui avait été dictée par son père.

— Tout de même...

— Sans doute, je ne suis pas devenu et ne deviendrai jamais le gendre rêvé par le cousin Perrault. Mais Mathilde me dit que son entrée ou couvent est remise à cet hiver... D'ici là, son

père espère la voir devenir raisonnable, surtout si elle ne me revoit plus... ce qu'elle a dû promettre. Seulement, si les circonstances et non la volonté de l'un ou de l'autre nous rapprochent, nous pourrions échanger quelques mots... Concession importante! Je suppose que la douleur sincère de Mathilde a fini par toucher notre ambitieux et servile parent... Puis il a aussi promis, figurez-vous, de me recevoir de nouveau chez lui si je consens à embrasser sa foi bureaucratique... Peuh!

— Mon pauvre Olivier!

— Naturellement, Mathilde, qui me connaît et me sait incapable de cette sorte de trahison, me recommande la modération, le sacrifice de quelques démarches trop retentissantes. Je suis prêt à la satisfaire... pourvu...

— Pourvu?

— Que les événements ne se compliquent pas trop. Hélas! même pour l'amour de Mathilde, je ne saurais m'empêcher de défendre, si on l'attaque par trop, mon pauvre pays pressuré, méprisé, poussé aux abîmes.

— Comptes-tu me quitter pour longtemps?

— Quelques semaines. Et encore, je m'échapperai bien pour quelques jours.

— Au fait, tu ne sais pas encore que ta soeur Marie vient de prendre, elle aussi, une décision aussi rapide que surprenante.

— Oui?

— Elle part pour Burlington, dans le Vermont, et veut s'installer pour l'hiver chez des cousins de sa mère. Tu sais qu'ils l'invitent depuis longtemps.

— Où est Marie? Je ne l'ai pas aperçue ce soir.

— Chez les Debartzch.

— Encore?

— Comme cela semble te déplaire!

— Écoutez, grand'mère, vous savez que M. Debartzch n'est plus beaucoup avec nous... Alors, ma situation devient délicate vis-à-vis de ces grands amis de ma soeur et mes amis. On me raille d'y aller souvent, ne fût-ce que pour y conduire courtoisement ma soeur...

— Eh bien! tu n'auras plus à supporter ce contretemps puisque ta soeur s'apprête à nous quitter, dans une semaine tout au plus.

— Si tôt!

— Oui. Mais il y a autre chose: Marie veut amener Josephte. Elle la trouve nerveuse, surexcitée. Avec ses petites amies du village, elles ne parlent que trop, paraît-il, de batailles, de héros... Elle n'a plus, en un mot, dans l'esprit, que l'idée des patriotes et de leurs allures de braves sans exemple.

— Ma soeur a dû bien pincer les lèvres en prononçant ce mot qu'elle exècre: *patriotes*. murmura Olivier, les sourcils froncés, le regard sombre.

— Naturellement, je n'ai pas abondé dans son sens. Je l'ai rassurée sur ses craintes... Comme si notre bonne petite comprenait goutte dans tout ceci! "Au fond, ai-je conclu, tu sais fort bien, Marie, que c'est Olivier qu'elle admire sous tous ces mots et à travers tous ces héros"...

— Alors, grand'mère, vous lui avez permis d'emmener notre petite?

— J'ai réservé ma décision. Je voulais avoir ton avis, mon grand. Seulement...

— Eh bien! dites, dites, grand'mère!

— Ne crois-tu pas que si les événements prennent bientôt une tournure dramatique — et je le crois hélas! de plus en plus — ne crois-tu pas que notre petite, qui serait en sûreté là-bas, deviendrait un souci de moins, pour toi comme pour moi?

— Vous vous abusez, grand'mère. Sans doute, le malaise général est à son paroxysme, mais de là à quelque grande tragédie, il y a loin encore.

— Olivier, Olivier, tu as l'optimisme de ta vaillante jeunesse. Enfin...

— Josephte souhaite-t-elle ce voyage?

— Elle ne sait rien de nos projets.

Olivier se leva. Il marcha durant quelques minutes, en silence, à travers la pièce.

— Grand'mère, dit-il enfin, en venant se rasseoir près d'elle, je préférerais que Josephte demeure près de vous.

— Très bien, mon grand.

— Vous ne songez jamais à vous. Quelle existence triste, sombre, mènerez-vous ici, toute seule? Vous le savez, et je le répète, mes voyages à Montréal sont appelés à devenir fréquents.

— Si tu ne les prolonges pas trop, chaque fois, je les comprendrai et les approuverai. Notre pauvre pays tourmenté a besoin du dévouement de tous.

— Alors, il vous faut absolument près de vous ce rayon de soleil qui s'appelle Josephte... Tenez, écoutez-la rire au jardin. Cela vous rafraîchit l'âme malgré vous.

— Tu adores cette petite, Olivier, fit la grand'mère en souriant.

— Nous sommes bien de votre race, tous deux, madame, répliqua Olivier, en baisant avec grâce la main de la vieille dame. Oui, notre vive affection est sans nuage. Cette petite me tient au coeur tout comme vous. Je ne puis la sentir loin de moi, longtemps.

— Marie sera désappointée de ta décision.

— Il faudra qu'elle s'en console. C'est à vous que nous devons songer d'abord. Voulez-vous que je lui en parle? Elle est sur le point d'entrer.

— Non, Olivier, non, laisse-moi manoeuvrer notre chère Marie à ma guise.

— Vous avez peur de mon intervention trop brusque? Ne le niez pas, vos yeux vous ont trahie tout à l'heure! Ah! ah! ah! chère, bien chère grand'mère... Là, voici Marie, je me sauve. Apprenez-lui mon départ, tout d'abord. Cela va la disposer à faire des concessions...

— Olivier!

— Bonsoir, grand'mère, bonsoir. Je vais faire les préparatifs indispensables.

— Tu n'as pas besoin de Michel?

— Il me rejoindra dans un quart d'heure. Onze heures sonneront bientôt. Ne vous occupez pas de cet enfant. Il dormira sur le canapé qui se trouve au pied de mon lit.

— Tu es toujours content de ton protégé?

— Très.

— Alors, tout est pour le mieux. Bonsoir, mon grand. Demain, s'il fait beau, nous irons tous vous reconduire au bateau.

— A la bonne heure!

* * *

Dès le lendemain de son arrivée à Montréal, vers dix heures du matin, Olivier Précourt avait couru chez son ami André Ouimet. Il y trouva Rodolphe Desrivières et Thomas Storrow Brown. On l'accueillit avec enthousiasme, et tout de suite chacun le mit au courant des derniers incidents politiques.

— Mais que fait donc Amédée Papineau? dit soudain, avec impatience, André Ouimet. Il devrait être ici depuis un quart d'heure, n'est-ce pas?

— Ovide Perrault n'est pas plus exact, déclara Storrow Brown, qui guettait à la fenêtre. Quant à Rodier...

— Il y a donc rendez-vous ici? demanda Olivier Précourt. Si je suis indiscret?

— Pas du tout, mon cher, s'écria Desrivières. Bien au contraire, vous donnerez votre opinion sur les projets que nous discuterons.

— Ah! fit Olivier. Il y a anguille sous roche, je vois cela. Je serai tout oreilles, allez, mes amis.

— Voilà le jeune Papineau, et au pas de course, apprit avec satisfaction Storrow Brown.

On courut ouvrir la porte et le fils du grand tribun fit son entrée au milieu des bravos et des bons mots.

Louis-Joseph-Amédée Papineau était encore un tout jeune homme. Mais il avait été formé à bonne école et très tôt son éducation politique se trouva faite. Les idées paternelles s'étaient logées sans peine dans sa tête, et il s'était habitué à discuter des événements avec justesse et assez de perspicacité. Son ingéniosité d'esprit plaisait à ses amis. Des projets naissaient sans cesse dans cette cervelle fertile. En ce matin du 1er septembre, il avait justement une proposition extraordinaire à mettre en dis-

cussion devant les quelques patriotes dont ils voulaient obtenir l'adhésion, coûte que coûte.

— Sommes-nous au complet? demanda le fils du tribun, après avoir salué avec empressement Olivier Précourt qu'il connaissait très bien, comme tous les gens de Saint-Denis-sur-Richelieu.

— Nous attendons encore Ovide Perrault et Edouard Rodier. Chamilly de Lorimier et le Dr Gauvin se sont fait excuser. Mais ils sont avec nous de cœur.

— Nous commencerons donc sans Perrault et Rodier. L'heure avance, trancha André Ouimet.

On s'attabla. Amédée Papineau sortit de sa poche quelques notes et prit la parole. Il fut interrompu par des coups frappés à la porte. Charles-Ovide Perrault et Edouard Rodier entrèrent vivement, tout en s'excusant et en prenant place auprès de leurs compagnons. Ceux-ci les blaguèrent avec plaisir durant quelques instants. Olivier Précourt, qui plaisait beaucoup à Perrault, reçut une cordiale poignée de main et des mots de bienvenue agréables.

Rodier eut à répondre à presque toutes plaisanteries sur le retard. On le taquinait volontiers, ne fût-ce que pour l'entendre se défendre avec esprit et une verve, sans égale peut-être parmi ses amis. Très beau garçon, aventureux, brave, gentilhomme jusqu'au bout des ongles, il était de toutes les fêtes et se voyait soumettre tous les projets. Sa gaieté mettait je ne sais quel entrain, quelle vie profonde dans l'atmosphère. Il parlait avec beaucoup d'éloquence dans les assemblées politiques; son nom, sur un programme, faisait vibrer d'avance la foule. Sans doute, Ovide Perrault avait une intelligence plus haute et pénétrait au cœur des questions avec une rapidité et une clarté admirables, il écrivait et parlait avec un talent plus ferme que son ami, mais celui-ci gardait une popularité indéniable.

Enfin le silence se rétablit et le projet du jeune Amédée Papineau fut exposé. On l'écouta avec attention, sans l'interrompre. Ne s'agissait-il pas de former, enfin, une associa-



tion avec un but défini, de grouper toute la jeunesse, de Montréal d'abord, puis ensuite des environs et des campagnes? La défense de la cause nationale, par la parole, par la plume, par la force des armes (si on y était astreint), imposait ce ralliement des forces vives françaises. Les esprits partout surexcités depuis la dissolution des Chambres, les insultes de plus en plus virulentes des ennemis intimes, les bureaucrates, le ton des journaux surtout, feraient sûrement éclater quelque conflit, un de ces matins.

— Et alors, comment tenir tête à l'émeute si nous n'avons pas même l'ombre d'une organisation? demanda le jeune Papineau. Créons vite, continua le jeune homme, une forte association sous le nom de *Fils de la Liberté*.

— Les *Fils de la Liberté*, dit pensivement Perrault. Mais cela me fait souvenir d'une institution du même nom, anglaise, *The Sons of Liberty*. Les Américains y ont songé, dans des circonstances analogues, il y a soixante ans, si je ne me trompe.

— Perrault, vous êtes impayable. Vous saviez déjà ces choses, s'écria Rodier.

— Mon cher, un journaliste doit ignorer le moins de choses possible, répartit vivement, mais en souriant, Charles-Ovide Perrault.

— J'ai en effet calqué la nouvelle société des *Fils de la Liberté* sur ce groupement des Américains, en 1777. Ai-je eu tort? Notre indépendance politique vaut bien la leur.

— Mais oui, mais oui, s'écrièrent tous nos compagnons.

— Notre organisation sera à la fois civile et militaire, reprit encore Amédée Papineau. Les civils parleront et écriront; les militaires, eh bien! si l'on en vient à quelque fâcheuse extrémité, montreront de l'éloquence par la bouche de leurs fusils, sinon des canons.

— Vous serez le grand général de la division militaire, mon cher Storrow Brown, dit gaiement Rodier. Cela vous ira comme un gant, ce généralat un peu improvisé mais nécessaire.

— En effet, dirent-ils tous en souriant.

Thomas Brown hocha la tête, sourit, mais ne répondit pas.

— Il nous faut une assemblée nombreuse pour lancer ce projet, reprit Amédée Papineau. En outre, elle sera tenue dans un endroit public connu.

— Rodier, fit Perrault en riant, vous êtes notre bouche d'or canadienne, préparez-vous à électriser la foule!

— A titre de revanche, mon ami, répliqua celui-ci.

— Si nous fixions la date du 5 septembre pour cette assemblée? demanda Amédée Papineau.

— Hum! Quatre jours pour organiser une telle manifestation, murmura Desrivères à Olivier Précourt, son voisin.

— J'offre mes services, s'empressa de dire Olivier. Le temps est court. Toutes les bonnes volontés doivent être mises à contribution.

— Bien dit, Précourt, cria André Ouimet, qui avait été silencieux jusqu'ici. D'ailleurs, si comme vous le dites le temps est court, l'enthousiasme qui nous dévore embrasera et décidera la foule avec une promptitude qui tiendra du miracle, vous le verrez.

— Notre enthousiasme... Je dirais plutôt notre brûlante passion pour la cause nationale, remarqua Perrault.

— Peu important les mots, reprit Storrow Brown. Mais que diriez-vous de l'hôtel Nelson, sur la Place Jacques-Cartier, pour cette assemblée?

— J'allais vous le proposer, dit vivement Amédée Papineau. Tout comme j'ai songé à faire accepter comme orateurs: Edouard Rodier, que Perrault vient de suggérer, et...

— Bravo! Bravo! cria-t-on. Edouard! rends-toi! Edouard! fourbis tes armes!

— Me rendre? Moi?... Mais paix, paix! Ne criez pas ainsi. Je parlerai de mon mieux en la date fatidique du 5 septembre prochain.

— A part Rodier, il y aurait à la tribune Charles-Ovide Perrault, Robert Nelson, André Ouimet, puis...

— Assez, assez interrompit en riant Desrivères, il faudrait tout de même clore l'assemblée avant le chant du coq.

— Avez-vous pensé à la musique militaire, remarqua Storrow Brown à Papineau fils.

— Général, vous jouez déjà votre personnage avec soin, lança Rodier. Vivent les marches au ton bien martial.

— Je propose, moi, un numéro extraordinaire à tout ce programme, s'écria tout à coup André Ouimet.

— Ouimet va nous servir une pensée géniale, j'en suis sûr, dit Perrault en riant. Ah! si vous le connaissiez comme moi... Tenez, c'est lui que vous devriez nommer président de tous ces futurs et célèbres *Fils de la Liberté*.

— Perrault, vous parlez d'or, approuva Desrivères. Qu'en dites-vous, Précourt? Vous le connaissez bien, vous aussi, votre futur associé dans la firme légale Ouimet, Perrault et Précourt?

— Je vote pour Ouimet avec enthousiasme, répondit Olivier, qui s'amusait beaucoup de la verve gaie et railleuse de ses compagnons.

— Ouimet, Ouimet, crièrent-ils tous. Tu seras président ou nous n'en sommes pas. Ouimet, Ouimet!

— Nous avons interrompu notre futur président tout à l'heure. Il allait nous faire part d'une idée... Allez-y, Ouimet, allez-y, dit avec empressement Storrow Brown.

— Pourquoi n'irions-nous pas, recommença avec bonne humeur André Ouimet, dès l'issue de l'assemblée, présenter nos hommages en corps à la maison de l'honorable Louis-Joseph Papineau d'abord, puis ensuite à celle de l'honorable Denis-Benjamin Viger?

— Admirable! Magnifique! Acclamons Ouimet et son idée! cria-t-on.

— Nous irions... musique en tête, n'est-ce pas? précisa Rodier. Et sans nous soucier de troubler les rêves d'anges de nos chers bureaucrates, lorsque nous passerons sous leurs fenêtres.

— Rodier a raison, appuya Charles-Ovide Perrault. Une telle sérénade politique devant les maisons de nos grands patriotes impose des accords harmonieux, bien prenants... Oh! fit-il en consultant sa montre, mais c'est terrible... Il est une heure! Pour un jeune marié, et c'est mon cas, quelle grave offense qu'un pareil retard, finit-il en riant de bon coeur et en prenant congé de ses amis.

On le taquina, bien entendu, jusqu'à ce qu'il eût disparu.

Bientôt, tous se dispersèrent à son exemple, mais non sans avoir décidé qu'une nouvelle assemblée serait tenue le soir même. Le temps pressait.

(*A suivre*)

Marie-Claire DAVELUY



Congrès eucharistique national, à Québec

EXPLICATION DU MYSTÈRE DE LA MESSE

On a beaucoup parlé, à date, de ce Mystère de la Messe, qui sera joué à l'occasion de la journée des jeunes, au Congrès Eucharistique National de juin 1938.

Si nous en faisons une brève étude (qui sera donnée en quatre ou cinq tranches), c'est que nous désirons bien vous mettre au courant de la partie religieuse de cette pièce, qui est d'une doctrine à la fois simple et profonde.

Nous vous présenterons donc les explications que donne Dom Thomas Becquet, O.S.B.

UN DRAME SACRO-SAINT

Le Saint Sacrifice de la Messe est un drame sacro-saint qui se joue quotidiennement parmi nous. C'est une reproduction vivante et réelle d'un fait historiquement passé: le Sacrifice du Christ sur la Croix. Cette reproduction est vivante et réelle parce que justement elle s'adapte à toutes les époques et à tous les âges; elle s'insère et vit dans toutes les races. Cette adaptation, cette mise en oeuvre variée du Sacrifice de la Croix, c'est la liturgie de la Messe, ce sont plutôt les liturgies de la Messe, avec leurs rites caractéristiques et divers. De là l'importance de ces rites, qu'ils soient latins ou grecs, arméniens ou slaves. La Messe, en effet, est un sacrifice réel en même temps que rituel. Nos rites, tous les rites chrétiens sont chargés de sens; ils sont significatifs à ce point qu'ils nous rappellent la Croix et en appliquent les mérites de la façon la plus efficace.

Le Mystère de la Messe de Calderon, parce qu'il s'inspire des rites liturgiques divers, est souverainement théologique et profondément pédagogique. En effet, cette pièce est un enseignement qui parle à tout coeur de chrétien bien né, évoquant et suggérant discrètement, sans heurter ni s'imposer. C'est une pièce de théâtre toutefois, c'est le théâtre où l'on ne vise directement ni morale ni quelque chose d'utilitaire, mais où la vérité jaillit spontanément du conflit profond des âmes entre elles, du conflit plus profond encore des âmes en elles-mêmes.

Parce que tiré de la puissance évocatrice de la Liturgie, parce qu'animé de vie et de mouvement, "Le Mystère de la Messe" possède plus qu'une science théologique au sens strict du mot; mais, détenant en lui les énergies d'une science mûrie et sûre d'elle-même, il donne vraiment une sagesse spécifiquement chrétienne.

Dom Thomas BECQUET, O.S.B.

RIONS, OUI, RIONS!

Après avoir bien expliqué à ses jeunes élèves ce qu'est un nom propre, puis un nom commun, la maîtresse demande à l'un d'eux, pour voir s'il a bien compris :

— Jérusalem! qu'est-ce que c'est?

— Un sacre, madame, répond le moutard.

* * *

L'instituteur. — Un anonyme, c'est une personne qui ne veut pas faire connaître son nom. Quel est celui qui fait du bruit là-bas?

Une voix. — C'est un anonyme, monsieur.

* * *

— Si vous achetez les chaussettes par douzaines, ce sera moins cher.

— Me prenez-vous pour un mille-pattes?

* * *

Une dame catéchiste raconte l'histoire de Jonas.

— Eh bien! Pierrot, dit-elle à l'un des plus petits, tu n'as pas l'air de trouver cela extraordinaire?

— Oh! non, madame. Ce qui serait étonnant, ce serait que Jonas ait avalé la baleine.

* * *

— Que ses parents vont être contents de lui voir rapporter autant de livres de prix!

— D'autant plus contents qu'ils tiennent une petite librairie.

* * *

Petit Jean aime les cadeaux.

— Petite mère, que me donneras-tu pour mes étrennes?

— On a le temps d'y penser, mon petit Jean. Le jour de l'An est si loin!

— Alors, prenons une voiture.

* * *

Un monsieur et une dame qui chantent outrageusement du nez dévident un interminable duo.

— Voilà, murmure un auditeur, ce qu'on peut appeler un combat nasal.

* * *

— Tu sais, maman, ma tante m'a donné un sac de bonbons.

— Et tu n'en a pas gardé au moins un petit?

— Je ne pouvais pas; il n'y en avait que de gros!...

Toto lit un journal et voit l'intitulé d'un article: "Impôts sur les blés durs".

Après un instant de mûre réflexion:

— Dis, papa, les blés durs, c'est-y ceux qui servent à faire le pain rassis?

* * *

— Vous ne feriez pas mal de vous faire écouter les oreilles, père Jean, dit un loustic à un vieux paysan; elles sont trop longues pour un homme.

— Et vous ne feriez pas mal de vous faire allonger les vôtres, répondit le spirituel villageois; elles sont trop courtes pour un âne!

* * *

Aux cartes

— Vous m'appellez tricheur! Ah! ça, monsieur, est-ce une insulte ou une plaisanterie?

— C'est une insulte.

— Vous avez de la chance, parce que je n'entends pas la plaisanterie.

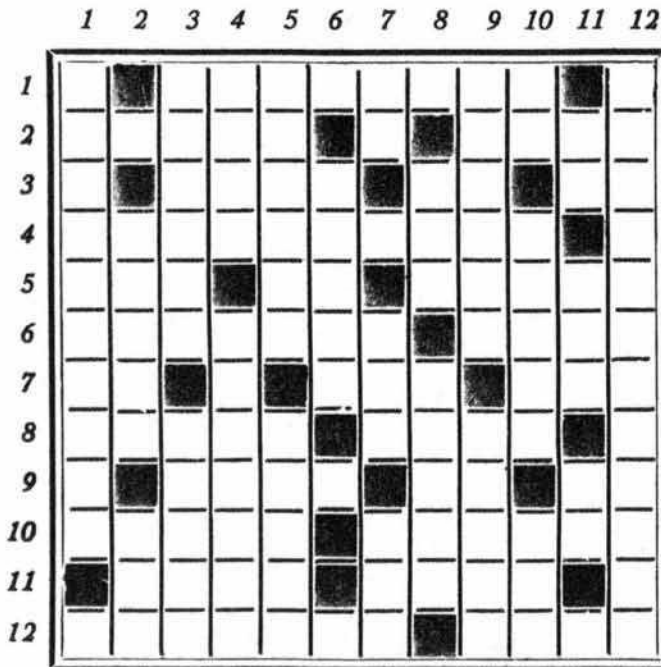


Concours d'Avril 1938

MOTS CROISES

LA TERRE DE NOS AIEUX

par Marie-Claire DAVELUY



VERTICALEMENT

- 1.—Où mourut le grand tribun Papineau.
- 2.—Ote la rate. — Un des cantons suisses.
- 3.—Partie de la jambe derrière l'articulation du genou. — Maître d'hôtel du grand Condé. Mourut tragiquement.
- 4.—Enlever. — Usé, rebattu.
- 5.—Ouvrier qui retire le papier ou le carton séché. — Poème satirique chez les Grecs, et où la parodie tenait une grande place.
- 6.—Ouvertures par lesquelles coule l'eau qui fait mouvoir un moulin.
- 7.—Terminaison d'infinitif. — Interjection qui exprime le dépit, le mépris, l'indifférence. — Titre turc.
- 8.—Années. — Amener les voiles hautes pendant un grain. On dit aussi arriser.
- 9.—Préparas les cuirs avec du tan. — Lieu de naissance de sir Wilfrid Laurier.
- 10.—Du verbe avoir. — Nom donné à la région située au-dessus de l'enfer (Mythologie). — Fille de Cadmus et d'Harmonie et femme d'Athamas, roi de Thèbes (Mythologie).
- 11.—Pronom personnel. — Grain de chapelet. — Adjectif possessif.
- 12.—Où mourut l'auteur de *l'Histoire véritable et naturelle des moeurs et productions de la Nouvelle-France, en 1717.*

HORIZONTALEMENT

- 1.—Ville de la province de Québec qu'on appelait autrefois *l'Industrie*. Son premier évêque fut Mgr Joseph-Alfred Archambault.
- 2.—Garnit de ouate. — Véhicule moderne (abréviation).
- 3.—Songea. — Année. — Du verbe avoir.
- 4.—Lieu de naissance de L.-F. Rodrigue Masson, lieutenant-gouverneur de la Province de Québec de 1884 à 1887.

- 5.—Epoque d'où l'on commence à compter les années. — Semi-voyelle correspondant à l'u voyelle française. — Femme d'Abraham.
- 6.—Frapperez. — Liquide nourricier.
- 7.—Conjonction. — Préposition. — Berceau (canadianisme).
- 8.—Lieu de naissance du poète Louis Fréchette en 1839. — Introduit du combustible dans le four d'une verrerie.
- 9.—Conseil. — Abréviation de saint. — Conjonction.
- 10.—Instrument de travail. — Idole des Phéniciens.
- 11.—Petite monnaie d'Espagne. — Nom gaélique de l'Irlande.
- 12.—Paroisse et village de la province de Québec. Village fondé en 1637 par le chevalier Noël Brulard de Sillery. En 1869, les religieuses de Jésus-Marie y ont établi leur noviciat et un couvent. — Du verbe noyer.

Faire parvenir ses solutions au plus tard le 17 mai 1938 à l'Oiseau bleu, 1182, rue Saint-Laurent, à Montréal, Québec.

Solution du problème de mars 1938

1	S	T	H	Y	A	C	I	N	T	H	E	
2	T	R	E	S		E		I	R	O	N	S
3	J	A	L		B	A	L	C	O	N		T
4	A	C	I	E	R		A	O	U	T	E	E
5	C	E		S	A	R	C	L	E	E		U
6	Q	U	A	S	I		H	E			E	S
7	U	R		O	T	A	I	T		O	N	T
8	E		A	R		E	N		E	N	T	A
9	S	T	L	A	U	R	E	N	T		O	C
10		O	P	I	N	A		I		E	U	H
11	E	P	I		A		N	A	I	T	R	E
12	L	O	N	G	U	E	U	I	L		S	

Gagnants du Concours

- 1.—M. Charles-Auguste Roy, Case postale 150, Nicolet, Québec.
- 2.—Mlle Roselyne Casavant, Sherbrooke, Québec, Mont-Notre-Dame.
- 3.—Mlle Marie-Anne Lapointe, 14, rue Sainte-Thérèse, Québec, Académie Notre-Dame, Saint-Sauveur.
- 4.—Mlle Carmel Monty, Couvent de Saint-Lambert, Comté de Chambly, Québec.
- 5.—Mlle Pauline Dauphinais, Rawdon, Québec, Académie Sainte-Anne.
- 6.—Mlle Yvette Morency, 8261, rue Drolet, Montréal, Académie Saint-Alphonse.

Une page d'histoire



MÈRE EMILIE GAMELIN

Emilie Tavernier naquit à Montréal le 19 février 1800. Orpheline de père et de mère à six ans. Mme Joseph Perrault, riche veuve, l'adopta et lui procura l'avantage de suivre le cours d'études des Soeurs de la Congrégation de Notre-Dame. Au décès de sa bienfaitrice, en avril 1821, elle caressa le projet d'entrer au noviciat des Soeurs Grises à Montréal.

A l'âge de 23 ans, elle épousa Jean-Baptiste Gamelin; elle le perdit en octobre 1827. Ses trois enfants moururent en bas âge. Elle se consola de sa douleur en se livrant à la charité, vendit une partie de ses immeubles et ouvrit un refuge, rue Saint-Laurent, le 4 mars 1828 et un autre, rue Saint-Philippe, en 1831.

Elle fonda ensuite une société de neuf dames patronnesses, origine des *Dames de charité* d'aujourd'hui. Lors des *Troubles* de 1837, elle visita les détenus politiques, les consola et mérita d'être appelée *l'Ange des prisonniers*.

L'histoire des Soeurs de la Providence rapporte ce trait très édifiant et combien touchant.

Madame Jacques Longtin, de Saint-Constant, venue à Montréal pour visiter son mari, ne put obtenir la permission de le voir. Elle s'était fait accompagner de sa fillette, âgée de treize ans. Toutes deux se désolaient et fondaient en larmes. Mère Gamelin eut pitié de leur douleur. Elle mit un panier au bras de l'enfant, se chargea elle-même de différents objets, puis invitant la jeune fille à la suivre, s'achemina vers la prison entre deux rangées de soldats.

Mère Gamelin rassura la pauvre enfant qui tremblait de tous ses membres et la laissa se jeter dans les bras de son père, qui ne pouvait croire à ce bonheur momentané. Elle prolongea sa visite auprès des autres prisonniers jusqu'à la dernière minute permise par les règlements et "se retira laissant dans l'admiration les témions de son ingénieuse charité".

Mère Gamelin fit sa profession le 29 mars 1844. C'est pendant l'office religieux que fut lu le mandement qui érigeait canoniquement l'Institution des Soeurs de Charité de la Providence. Le lendemain, Soeur Gamelin était élue supérieure de sa communauté. Au printemps de 1846, elle installa deux de ses Soeurs sur la ferme Saint-Isidore de la Longue-Pointe; le 15 mars, elle fonda un hospice à La Prairie-de-la-Madeleine et, en février 1851, à la Longue-Pointe, elle ouvrit l'Institution des Sourdes-Muettes. Elle succomba le 23 septembre suivant à une attaque de choléra.

La Sauvegarde, la plus importante compagnie canadienne-française d'assurance sur la vie, n'a qu'un souci: servir les intérêts des Canadiens français tout comme s'ils étaient siens. En encourageant *la Sauvegarde*, c'est leur propre sécurité que les Canadiens français assurent.



MÈRE ÉMILIE GAMELIN
1800-1851

LIVRES POUR LA JEUNESSE

Scoutisme: Bibliothèque des meilleurs ouvrages scouts. (Liste détaillée sur demande).

Philatélie: Albums pour collections de timbres-poste à 35, 50, 75 sous, \$2.00 et plus.

Mots Croisés: Recueil de Mots Croisés, (45 problèmes).

Collection recommandées pour jeunes gens et jeunes filles: Oeuvres du R. P. Finn, S.J. — Oeuvres du R. P. Hublet, S.J. — Oeuvres de

J.-H. Fabre — Oeuvres de Jules Verne — Bibliothèque de la jeunesse — Collection **Le Feu de Camp** — Collection pour tous — Oeuvres de Pierre L'Ermite — Nouvelle Série Bijou-Collection "Grandes Figures" — Collection Familia — Oeuvres de l'abbé Th. Moreux — Oeuvres de Louis Veillot (édition définitive) — Les Romans missionnaires — Collection Léon Ville — Les Livres de Nature — Bibliothèque de ma fille — Collection **Les Bleuets** — **Les Romans bleus** — Collection **La Liseuse** — Collection **Azur** — Collection **Fleurlot**.

Conditions spéciales accordées aux maisons d'éducation

54 ouest,
rue Notre-Dame

GRANGER FRÈRES

Lancaster
2171

rentes viagères



LE SALARIE doit ressembler au vanneur: c'est-à-dire abandonner les choses inutiles pour économiser davantage. Et toujours se suffire: avec son salaire quand il travaille, avec sa rente viagère quand il chôme. Son épargne, chez nous, peut en faire un rentier à vie.

Dans un mois, s'il le désire.

❖ CAISSE ❖
NATIONALE
D'ÉCONOMIE

55 ouest, rue S.-JACQUES
Montréal — HARBOUR 3291

garanties